

achille conCameau

La  
Consternation  
du CYGNE





La  
Consternation  
du Cygne

Achille Concarneau

La présente est une œuvre de fiction. Tous les événements décrits, tous les personnages y apparaissant sont imaginaires. En conséquence de quoi, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées ne pourrait être que fortuite. Les notes de bas de page sont fournies à titre purement documentaire. Les informations qu'elles contiennent ont été recoupées le plus soigneusement possible par l'auteur, ce qui ne signifie pas qu'elles sont d'une exactitude stricte. Les opinions éventuellement exprimées dans cet ouvrage ne sont que le reflet de la pensée ponctuelle de l'auteur, à l'exclusion de toute autre personne, même éventuellement citée dans la page de remerciements.

© 2016-2018 by Achille Concarneau, all rights reserved.

Avertissement : par choix et afin de *ne pas écrire pour le passé*, le présent ouvrage a été écrit en tenant compte le plus possible, des réformes orthographiques proposées en 1990 et avalisées dans l'entièreté de la francophonie en 2016.

Cet ouvrage est éventuellement disponible en version électronique (E-book). Cette dernière étant tout autant que l'édition traditionnelle, protégée par la législation internationale sur le droit d'auteur, ni l'une ni l'autre ne peuvent être copiées, modifiées, ni subir des altérations de quelque ordre que ce soit sans le consentement exprès de l'auteur [chilou1908@gmail.com]. L'accès à la version électronique ne peut non plus se voir référencer directement sur quelque site internet que ce soit.

Dans le but de faciliter la lecture, la version électronique peut être imprimée en un seul exemplaire destiné à l'usage du lecteur. La distribution d'une copie papier ainsi produite est contraire aux lois, même à titre gratuit.

# La Consternation du Cygne



*À la mémoire de  
Geoffray Cromphouldt  
(1984 – 2016)*





# La Consternation du Cygne

## Première Partie

*« Le choc du futur représente le stress et la désorientation provoqués chez les individus auxquels on fait vivre trop de changements dans un trop petit intervalle de temps ».*

Alvin Toffler, 'Le Choc du Futur' (1970)



## La valise

– Tu vas de nouveau être en retard.

Merci ! Franchement, elle aurait pu se dispenser de me le signaler : j'étais déjà au courant. Avec le temps, j'ai fini par me connaître. Et si ce ne devait pas être le cas, qu'elle se mette dans la tête que je n'oublierai jamais le jour où elle m'a offert un bouquin traitant de la procrastination. Accompagné, comme il se devait, d'un angélique « Tiens, j'ai retrouvé ça en mettant de l'ordre dans mes affaires. J'ai pensé que tu en aurais plus l'usage que moi... »

Ce qu'elle peut être fourbe !

Enfin je dis ça, mais sans le penser le moins du monde. Je m'en voudrais de l'insulter : je l'aime ! Profondément ! Même si elle est continuellement en but à ce tic facile et déplaisant qui consiste à se moquer de mes petits travers. Je rouvre ma valise pour la millième fois depuis ce matin. Criante, la formidable lacune me saute au visage : ma brosse à dents, bon

sang, j'étais certain de louper quelque chose d'essentiel ! Dans le genre d'endroit qu'Edwige n'a pas manqué de sélectionner... Désolé, je suis un peu aux quatre cents coups, Edwige, c'est ma fille aînée. C'est à son initiative que je serai parti pour les deux prochaines nuits – ou peut-être une de plus... Une seule aurait suffi, mais elle ne supporte pas l'idée de me voir faire le trajet de retour quand il fait noir, m'a-t-elle confié. Sans oublier d'ajouter un « À ton âge, papa ! » dont j'aurais préféré qu'elle se dispense...

Les gens se laissent influencer par les médias et leur goût immodéré du glauque : on ne compte plus les « Encore un détournement nocturne ! », et autres gros titres destinés à nous pousser à rester chez nous en soirée. Comme si on vivait dans une jungle peuplée de détraqués et de prédateurs sanguinaires alors que la plupart du temps, ceux qui disparaissent lors d'un voyage, c'est tout simplement parce qu'ils n'ont pas envie de rentrer.

Toutefois, susciter l'inquiétude de mes enfants pour le seul plaisir de montrer aux craintifs que je ne suis pas de ceux que l'on impressionne avec des riens, me serait apparu tellement vain... J'ai donc résolu de passer un peu plus de temps que nécessaire dans le palace où nous serons logés. Après tout, pourquoi pas, en vérité ?

Je fais un pas à gauche. Un autre à droite, les sourcils froncés. Qu'est-ce que qui me tracassait ? Ah oui, la brosse à dents...

– Tu vas vraiment être en retard », se moque-t-elle de plus belle, cette peste.

– Cesse de me harceler, par pitié ! Ça ne sert à rien de me stresser comme tu le fais !

Elle éclate de rire... Bon Dieu, qu'elle peut m'agacer par moments !

– Ah, parce que tu sais ce qu'est le stress, maintenant ? Tu as ouvert un dictionnaire ce matin ?

Un dictionnaire ? Et pourquoi pas un grimoire ou un incunable, tant qu'elle y est ? Elle débloque complètement, cela me fera du bien de passer un peu de temps avec des jeunes.

– Pour la brosse à dents... », lâché-je le morceau timidement, tout en évitant prudemment de répondre à sa stupide question.

– Oh, mais oui ! », revient-elle sur terre. « Emporte-la ! Un peu partout, on ne trouve plus que ces horribles appareils ultra-rapides et soi-disant sans contact, mais qui vont te blesser les gencives ! »

– Et toi ?

– Je me brosserai les dents à la main, ce n'est pas pour ces quelques jours.

À la main ? Elle dispose encore d'un de ces ustensiles obsolètes dans ses trésors cachés ? Admettons.

Je me précipite à la salle de bains. Je m'empare prestement de ce satané instrument et de son chargeur à induction ; je glisse le tout entre un pullover et un anorak. Précautionneusement, surtout ! Parce que, bien que je qualifie cette merveilleuse machine de satanée, à l'idée qu'elle nous lâche un jour, l'anxiété m'envahit : comme l'a dit Noëlle, on n'en fait plus de pareilles de nos jours.

– Cette fois, je suis prêt », pronostiqué-je peut-être un peu témérairement tout en actionnant la fermeture électromagnétique de ma valise – la verte, celle qui ressemble à un suppositoire géant.

Elle m'adresse un doux sourire sceptique. Elle est restée belle, en dépit de son âge. Magnifique, même ! Et sans devoir forcer sur les tirages de peau, le botox, l'acide hyaluronique,

ou le gel de nanotechs comme certaines de nos connaissances dont je tairai charitablement les noms ! Elle se balance doucement dans son rocking chair, face à la mer. Un petit coup de vent la décoiffe soudain... Elle remet la mèche volage en place d'un geste impatient. Parfois, elle est blonde mais depuis quelques mois, elle est repassée au roux – elle dit auburn, elle trouve cela plus chic –, la teinture qu'elle arborait dans notre jeunesse.

– Tu n'as pas oublié d'emporter un chandail ?

Un chandail ! Il n'y a plus qu'elle pour employer ce type d'expression ! Elle aurait aussi bien pu parler d'un cardigan en laine de mouton dûment estampillé *Genuine Aran Islands Knitwear*, tant qu'à faire ! Je lui en avais offert un, il doit y avoir un siècle ou deux.

Quoi qu'il en soit, je parierais volontiers qu'elle ne m'a posé cette question que pour éviter au doute de m'abandonner complètement ! Je lui jette un regard de reproche.

« Janvier vient à peine de se terminer, se justifie-t-elle petitement. Les soirées sont encore fraîches. Surtout à l'intérieur du pays. »

D'accord. Mais pour son édification personnelle, il y a déjà un bout de temps que j'ai l'autorisation de sortir sans ma maman. Puis, si jamais elle ne devait pas s'en souvenir, il n'y a pas un quart d'heure qu'elle a envoyé dinguer le plaid de tissu photovoltaïque dont je lui avais obligeamment recouvert les jambes.

– Ne t'inquiète donc pas, la tranquillisé-je d'un sourire avantageux. Je pense n'avoir rien négligé. Et même, si une chose quelconque vient à me manquer, je me la procurerai sur place. Là-bas, ce n'est pas comme ici : ils livrent vraiment vite.

Enfin... Si du moins, je dois en croire les publicités dont on nous abreuve jusqu'à plus soif.

« Tu m'embrasses ? », lui demandé-je après avoir adressé un regard soucieux à l'horloge holographique qui plane un mètre au-dessus du sol de la terrasse de notre demeure.

Elle se lève d'un bond en riant, aussi espiègle qu'une jeunette. Alors qu'il n'y a même pas une semaine qu'elle s'est fait remplacer la colonne vertébrale pour la cinquième fois ! Je lui fais remarquer que son dos semble aller nettement mieux.

– Je me sens enfin merveilleusement bien, chéri ! », se love-t-elle dans mes bras. « J'ai le sentiment que cette fois, ils ont vraiment fait du bon boulot ! »

La première fois qu'elle avait subi cette opération, c'était encore une intervention chirurgicale complexe et présentant des risques importants. Elle n'avait d'ailleurs, pas donné un résultat particulièrement enthousiasmant, mais ma pauvre Noëlle s'en était contentée faute de mieux. Depuis une vingtaine d'années, toutefois, les énormes progrès enregistrés dans la régénération de la moelle spinale – dans ma jeunesse, on disait épinière, mais depuis, on s'est rendu compte qu'il s'agit d'une sorte de prolongation du cerveau – ont permis de banaliser l'opération, qui est désormais pratiquée couramment et avec un taux de réussite avoisinant les cent pour cent.

Quelques-uns de ses cheveux me chatouillent le nez. Je lève subrepticement la tête pour leur échapper. Au loin, au milieu de l'immensité vert-bleu de la Mer du Nord, on devine la pointe de la colline de Bergues, encerclée de moutons blancs : c'est marée basse.

– Tu as l'air bien en forme, en effet, lui chuchoté-je dans le cou. Peut-être aurais-tu pu m'accompagner, en définitive ?

– La prochaine fois, je te le promets ! Pour l'instant, tout va pour le mieux, mais le toubib m'a dit qu'il me retirerait sa confiance si je devais commettre des imprudences.

La voix pincée d'un des mecs les plus désagréables du monde – je le connais bien, cet épouvantable donneur de leçons – se fait entendre, sévère, dans le système de communication tridimensionnel.

“Le cas de Noëlle est sérieux, Sylvain”, me réprimande cet insupportable casse-pieds. “La tenter comme vous le faites n’est pas très correct !”

Bonjour l’intimité. Elle est sous surveillance médicale continue, ce qui se comprend. Mais au fond des choses, elle est un peu comme ces criminels endurcis qui vivent perpétuellement avec des yeux électroniques braqués sur leurs moindres faits et gestes.

– Excusez-moi, ça m’a échappé. C’est juste qu’on est si bien tous les deux...

“L’excès de sentimentalisme est nuisible”, pontifie ce gros naze. “Si vous persistez à vous laisser aller à des puérités de cette sorte, je serai obligé de vous prescrire une nouvelle cure d’Empathan”.

Pitié, tout mais pas ça ! Non seulement cette horreur m’avait rendu insensible et indifférent au point que Noëlle avait pensé me quitter – je l’ai appris quand j’ai eu fini la boîte et que j’ai accepté à nouveau de lui parler – mais en plus, ces gélules maléfiques m’avaient causé des coliques d’enfer.

– Je me surveillerai, docteur », m’efforcé-je de prendre un air contrit.

“Vous ferez bien !”

– Il n’y parviendra pas ! », se croit-elle obligée de commenter en partant d’un nouvel éclat de rire. « Cependant, ses efforts me suffiront. Du moment qu’il essaie de se mordre sur la langue quand il s’appête à dire n’importe quoi. »

“Si c’est bon pour vous, c’est bon pour moi”.



C'est cela même, et maintenant, fiche-nous la paix, espèce de garde-chiourme frustré !

“Quand partez-vous, Sylvain ?”

– Incessamment.

Pourquoi me demande-t-il cela, cet hypocrite ? Qu'il garde pour lui sa sollicitude de circonstance : je sais parfaitement qu'il ne m'aime pas ! À moins qu'il n'ait pas abandonné l'idée d'essayer de draguer Noëlle en mon absence ?

« Rassurez-vous, je ne resterai pas longtemps dans les Ardennes », lui calmé-je sa joie.

“Bon voyage !”

Mais oui. Puis si je meurs en route ou si un bug m'expédie dans une quelconque colonie bien éloignée de tout, ce sera d'autant mieux, c'est bien comme cela qu'il voit les choses ?

– Serre-moi encore fort dans tes bras, chéri. Comme quand nous étions vraiment jeunes.

S'il n'y a que cela pour faire son bonheur... Nos lèvres s'effleurent. Les siennes sentent le jasmin, comme d'habitude.

– J'espère que tu seras sage, le temps de mon absence ! », lui lancé-je dans une grimace canaille en lui prenant les fesses à pleines mains.

– Évidemment ! Pour quelle sorte de femme me prends-tu ?

– Pour une vraie trainée, car je te connais un peu trop bien ! », lui murmuré-je à l'oreille en espérant qu'elle soit la seule à entendre cela.

Elle se pelotonne contre moi dans un petit gloussement.

– Crétin ! Ramène-moi des bonbons à la sève de pin. Ou de la purée de marron à la vanille, si tu en trouves... Ou les deux !

Un bip nous extirpe de ces quelques instants d'enchantement complice.

« Il est temps », me fait-elle remarquer.

Je résiste à l'envie de la féliciter pour sa perspicacité. Ce sera un plaisir pour moi de voir mes enfants, mes petits-enfants et toute ma descendance qu'Edwige a réunie, paraît-il. Mais abandonner ma chère Noëlle est un véritable crève-cœur, hélas.

Toutefois, elle a raison : passé seize heures, le net risque d'être trop encombré pour que je puisse faire le voyage d'une traite, sans devoir poireauter indéfiniment sur des serveurs incertains. On nous avait promis monts et merveilles du Web 20.2 mais à dire vrai, on a tous un peu le sentiment de s'être fait pigeonner. J'entends encore les boniments de ces marchands de vent d'United Brains, toujours déplaisamment empressés de nous vendre leur dernière trouvaille soi-disant merveilleuse... Incluse *naturellement* dans la toute nouvelle version de leur logiciel, disponible dès à présent pour une croûte de pain – de luxe, ce qu'ils évitent de nous préciser –, et qui renvoie inévitablement les précédentes aux poubelles de l'histoire ! De même, cela va de soi, que les piteuses tentatives de leurs concurrents – dont ils ne parlent que du bout des lèvres, tant on leur a seriné qu'il n'y a pas de mauvaise publicité.

Je tends à ma chère épouse, la télécommande que j'ai soigneusement programmée à son attention.

– Le bouton bleu pâle pour ma valise, et le vert pour moi », lui précisé-je.

– D'accord », approuve-t-elle avant d'écraser le bleu d'un pouce dominateur.

– Non ! », hurlé-je.

Trop tard : la valise s'est désintégrée en une fraction de seconde sous nos yeux... Bye-bye, ma brosse à dents, mon

sweat-shirt historique des San Francisco 49<sup>ers</sup> et mes trois nouvelles paires de chaussettes à récupérateur d'énergie !

« M'enfin ! », m'irrité-je de son incurie. « Un bagage doit suivre un passager, pas l'inverse. Là, elle va se perdre !

« On aura bien de la chance si on parvient à la récupérer un jour », me lamenté-je. « Quant à la voir arriver à l'hôtel en même temps que moi, on peut rêver. »

– Excuse-moi, chéri, se désole-t-elle. Je n'ai pas l'habitude de te voir t'en aller seul... D'habitude, c'est toi qui t'occupes de tout cela. Je voulais seulement te garder auprès de moi le plus longtemps possible.

Tant pis. Ce ne sera probablement plus le cas d'ici quelques décennies mais pour l'heure, ce qui est fait le reste encore. Je lui passe la main dans les cheveux, l'attirant à nouveau à moi.

– Bah, en arrivant, je détaillerai ce dont j'aurai besoin sur place, et je me le ferai livrer.

– Tu as de quoi payer ?

– J'ai alimenté mon chip », haussé-je les épaules en lui rendant sa liberté. « Au moins lui, je ne risque pas de le perdre. Vas-y, pousse sur le bouton vert ! »

Je n'ose effectivement pas penser à ce qui pourrait se produire si elle appuyait à nouveau sur le bleu...

– Au revoir, mon amour ! Reviens-moi vite !

Je lui lance un petit bisou, du bout des doigts.

J'éprouve à chaque fois, une pointe d'angoisse quand je me dématérialise. Je sais pourtant parfaitement que c'est ridicule : il y a bien cinquante ans que plus aucun incident majeur n'est survenu lors de ce processus. Tout au plus, de temps en temps, un malchanceux reste-t-il coincé durant quelques heures sur

une mémoire quelconque... À moins qu'il ne se rematérialise en un endroit imprévu ! C'est ce qui est arrivé à Omer, un de nos voisins : il s'est retrouvé en short et chemise hawaïenne à Qaqortoq, dans le sud du Groenland. Il y a bien longtemps que la banquise a fondu, mais cela ne l'avait pas empêché de revenir de là en éternuant à tout va.

– La reconnaissance vocale m'a confondu avec un Homer avec H comme Simpson, et qui porte le même nom de famille que moi, du moins phonétiquement », m'avait-il expliqué, la goutte au nez. « Il a débarqué à Victoria en bonnet, doudoune thermique et veste de ski, ses moufles à la main ! »

Il avait reniflé un bon coup avant de poursuivre, hilare dans son malheur : « Imagine la tête de ma femme ! »

La connaissant, j'avais surtout imaginé la tête du mec ! J'avais souri avec compassion sans devoir me forcer, puis je m'étais dépêché d'aller voir où se situe Victoria<sup>1</sup> : je ne suis pas orgueilleux, mais avoir l'air inculte devant un type qui se prénomme Omer et à qui une mésaventure aussi stupide vient d'arriver...

Depuis lors, j'encode soigneusement mon nom comme celui de Noëlle à chaque fois que nous partons : la reconnaissance vocale présente des tas d'avantages – surtout pour les paresseux et les illettrés – mais franchement, quand on peut éviter les ennuis, on aurait tort de s'en priver.

Allons bon ! À peine parti, me voilà déjà calé ! Et sur un disque en plus, comme si on était encore dans les années deux mille ! Pourquoi pas une disquette ou des cartes perforées, tant qu'on y est ! Bonjour, le Web 2.0 ! Quelle clique d'escrocs, ces margoulins d'United Brains ! D'ailleurs, j'ai senti que j'ai écrasé quelque chose en débarquant sur cette antiquité. Je

---

<sup>1</sup> **Victoria** : Capitale des Seychelles.

regarde autour de moi. Je repère des bribes d'un film d'amour italien. D'une espèce de show ethnique aussi, de l'autre côté. Bizarre, pas de porno ? Ah si, un peu plus loin, près de mes pieds... Mais alors là, vraiment crapuleux ! Comment des filles aussi superbes que cette longiligne actrice avec son tatouage de dragon sur l'épaule droite, peuvent-elles se commettre à tourner dans ces horreurs qui feraient passer pour des bluettes, les tremblotantes VHS *made in Germany* qui tant émurent ma pustuleuse jeunesse ?

Ouf, je repars quelques secondes plus tard. Je n'en suis pas fâché : bien que l'on n'arrête pas de nous prétendre que tout est contrôlé sans interruption, quand on se rend compte des vieilleries qui parsèment le net, on n'est guère rassuré. Vivre est définitivement sympa, pourtant mourir ne m'effraie plus : avoir peur de la mort, c'est un truc de jeunes. Néanmoins, de là à accepter de disparaître parce qu'un disque dur antédiluvien a déclaré forfait, il y a un pas à franchir... Et il est d'une taille respectable.



## À l'hôtel

Ils sont tous là pour m'accueillir. Ils n'ont pas beaucoup changé depuis la dernière fois : Edwige, Victoria, Chloé, et Gilbert, mes quatre enfants m'embrassent, un sourire aussi ravi que le mien aux lèvres, sous une longue banderole multicolore déployée entre deux énormes chênes pour célébrer mon deux cent cinquantième anniversaire.

Ils sont accompagnés de leurs conjoints respectifs, bien évidemment. Enfin, c'est du moins le terme que j'utilise par défaut : si certains sont vraiment mariés, je ne sais plus bien lesquels, hélas. Je salue mes beaux-enfants avec tout l'enthousiasme voulu mais en murmurant leurs prénoms d'une manière que j'espère la plus indistincte possible : les gens se plaisent, le temps passe, ils se séparent, puis font la connaissance d'autres personnes... Je m'en voudrais de gâcher la fête par une gaffe.

– On n’a pas tout pigé tout de suite, m’annonce Chloé avec l’humour à froid qu’elle affectionne depuis toujours. On a été plutôt surpris de voir ta valise arriver avant toi !

Tiens, donc ! Après tout, le Web 20.2 n’est pas si mal bâti que cela...

– Une étourderie à la Noëlle ! », abrégé-je l’anecdote en cherchant mon bagage du regard.

Gilbert revient d’une petite construction annexe, en traînant derrière lui une espèce de grosse malle rouge vif.

– Je ne sais pas ce que tu as mis là-dedans pour que cela pèse aussi lourd, souffle-t-il en posant le mastodonte à mes pieds. Mais on dira qu’à mon avis, pour les deux jours que tu passeras ici, cela devrait amplement suffire.

– C’est sûrement Noëlle qui a fait sa valise, rigole Chloé.

Vic lui emboîte le pas en tentant vaguement d’imiter celle qui illumine mes jours, à l’hilarité de ses frères et sœurs.

– Je t’ajoute encore ce magnifique tricot de laine vierge des Pyrénées, mon amour. Après tout, il sera aussi bien en ta compagnie que dans l’armoire !

– Et si jamais tu t’ennuies, surenchérit Gilbert avec un sourire de biais, je te mets la collection complète – en édition papier, cela va sans dire – des James Bond. Je sais que tu adores lire et relire ces vieux machins !

Je hausse les épaules, amusé certes, *ma non troppo* : je n’aime pas exagérerment que l’on se gausse ainsi de ma Noëlle.

– Bande de petits farceurs ! », levé-je les yeux au ciel.

C’est Edwige, toujours attentive à tout, qui réagit en premier lieu.

– Bande de farceurs ? », s’interroge-t-elle. « Pourquoi ? Ce n’est pas ta valise ? »

S’ils me croient dupe de leur blague de collégiens !



– Cesse ton petit jeu, Ed ! », lui intimé-je gentiment. « Ramenez ce cercueil pour baleine où vous l’avez trouvé et donnez-moi le damné bagage que Noëlle a expédié avant moi ! D’autant plus qu’il contient ma brosse à dents et que j’y tiens beaucoup ! »

Sans compter que je suis impatient de tester mes nouvelles chaussettes.

Ils échangent des regards surpris.

– Allez, paps ! Ne nous dis pas que ce n’est pas ta valise !

– Bien sûr que non ! La mienne est de taille et de poids normaux. Et de plus, elle est verte ! Or, à moins que je ne sois subitement la proie d’une crise aigüe de daltonisme…

– Sérieusement ? », insiste Chloé. « Parce que nous n’avons réceptionné que celle-ci ! »

– Le plus sérieusement du monde ! », grincé-je. « C’est un coup à la sauce Noëlle : elle s’est trompée de bouton. La formidable fiabilité du Web 20.2 a fait le reste ! »

– Oh, merde…

– On ne peut mieux dire, soupiré-je découragé : je pense avoir compris que mes pires craintes étaient justifiées et cela ne me fait pas rire.

« Je vais prendre cinq minutes pour établir une liste provisoire de ce qu’il me faut, me résigné-je. Ed s’occupera de me trouver un fournisseur. Je paierai à la commande, j’ai chargé mon chip, précisé-je en caressant dans un tic, la puce implantée sous mon aisselle gauche.

– Pas de problème. Tu seras livré aujourd’hui encore. Toutefois…

« Pourquoi n’essaierais-tu pas d’ouvrir cette valise-ci ? Il y a peut-être tout ce qu’il te faut là-dedans, voire même un peu plus. »

– Pas question ! », m’offusqué-je, catégorique. « Gil va m’aider à l’amener dans la chambre que tu m’as réservée. Je rédigerai une réclamation dès demain, afin de récupérer ce qui m’appartient. Et rendre ceci à son propriétaire, sans surtout avoir touché à quoi que ce soit ! »

– Comme tu veux...

Eh bien, oui ! Sans blague, il ne manquerait plus qu’ajouter à la perte de mes affaires, une plainte pour vol avec effraction et, pourquoi pas, tant qu’on y est, violation de la propriété privée. Pour ceux qui auraient la mémoire courte, les lois protègent désormais les bagages exactement de la même façon que les domiciles et habitations personnelles. Cela avait donné lieu à des bagarres homériques au Parlement Européen pour une des premières sessions à se tenir à Lausanne : nombreux étaient ceux qui voulaient que soient maintenues les anciennes lois héritées de l’époque de la Terreur, et par lesquelles il était interdit de se déplacer avec des bagages. Mais pour finir, les Libertaires, curieusement appuyés par la Droite Religieuse, l’avaient emporté. Et par la suite, personne n’avait jamais osé remettre le débat sur le tapis.

—

Inévitablement, une de ces petites commères a café ! À moins que ce ne soit Gilbert, qui a toujours entretenu une relation privilégiée avec Noëlle... Je suis paresseusement étendu sur mon lit, occupé à ne rien faire avec énormément de conviction, quand elle m’appelle.

– Tu as fait bon voyage, chéri ?

– Parfait ! », lui caché-je pudiquement la petite halte imprévue sur un serveur pratiquement médiéval.

– Et ta valise ?

Je m’en doutais ! Je cligne des yeux fortement, de manière à faire disparaître son image holographique qui se balade au

milieu de ma chambre : à partir du moment où je ne la vois plus, elle non plus ne peut plus me regarder.

« Il y a une interférence, chéri, réagit-elle. Je ne t'aperçois plus... Tu es toujours là ?

– Oui, ne t'inquiète pas. Ce doit être encore une fantaisie du Web 20.2

Un bref moment de silence s'installe, signe qu'elle n'est pas forcément dupe de ma douteuse allégation pseudo-scientifique.

– Que s'est-il passé à propos de ta valise ?

– Rien. Elle n'est pas arrivée.

– Crotte ! Tu as rédigé une plainte ?

– Pas encore. Je me reposais quelques instants. Le processus de rematérialisation m'a fatigué.

– Veux-tu que je t'envoie de l'énergie par ta puce ?

– Non, s'il te plaît. Laisse-moi encore me relaxer pendant quelques minutes.

Il n'y a que quelques mois que j'ai découvert combien est douce une intense inactivité. Et que j'en suis devenu fan.

– Qu'est-ce que c'était, le gros machin rouge que j'ai vu près de ton lit avant que l'image ne me parvienne plus ?

Je cherche à toute allure un mensonge qui pourrait tenir plus ou moins la route... En vain. Je me vois bien obligé de lui dire la vérité, ce qui au fond n'est pas plus mal : j'ai appris depuis bien longtemps que la vie est plus simple quand on s'abstient d'inventer des craques, ne serait-ce que parce que l'on n'est pas obligé de s'en souvenir.

– Le bagage de quelqu'un d'autre, qui est arrivé ici en lieu et place du mien.

Je l'entends déglutir difficilement

– Franchement, chéri, je suis profondément désolée d’avoir commis cette stupide maladresse.

– N’en parlons plus, mon amour. Les grands cerveaux qui dirigent ceux qui nous gouvernent planchent là-dessus comme des fous, mais revenir sur le passé est encore et toujours illusoire.

– Qu’y a-t-il dans la valise dont tu as hérité ?

– Je n’en sais rien, et je ne veux pas le savoir.

– Sylvain ! », s’écrie-t-elle soudain. « Ne me dis pas que tu vas passer des heures à côté d’un machin dont tu ignores le contenu ! »

– Pourquoi ? Que voudrais-tu qu’il y ait dans cette valise ? Une bombe, comme pendant la Terreur ? Ou du hasch synthétique ? Ou le cadavre d’un homme d’affaires véreux ?

« Tu sais parfaitement que si ce bagage a pu être dématérialisé, c’est que son contenu ne comporte aucune dangerosité ! »

– Ça... », fait-elle, apparemment incrédule. « As-tu pu savoir où il a été inspecté ? »

– Bien sûr que non ! Pas avant que ma plainte n’ait été enregistrée !

– Tu vois ! Et si elle vient de ces foutus Cantons ? Ainsi que tu ne l’ignores sûrement pas, certains d’entre eux sont en proie à des troubles que la Force Conjointe ne parvient pas à maîtriser. Le Premier Ministre a même soulevé le problème hier soir, dans son allocution hebdomadaire : il a parlé de la nécessité absolue de restaurer l’état de droit partout en Europe. Tu dois être le seul à ne pas avoir compris de quoi il parlait !

Quelle blague ! Depuis le temps que je me suis téléchargé de Pirate Bay, un petit bout de logiciel qui me permet de ne

pas devoir écouter ce que cet escroc dégoise chaque semaine pendant trois quarts d'heure.

« Sors cette valise de ta chambre ! », m'ordonne-t-elle.

– Mais pourquoi enfin ? Ce n'est jamais qu'un vulgaire bagage qui a perdu son chemin et qui s'est retrouvé à la place du mien par ta faute. De plus, si je me le fais voler, je peux dire adieu à mes propres affaires : ma réclamation ne sera jamais acceptée.

Elle pousse un long soupir qui me déchire l'âme.

– J'ai toujours apprécié cette volonté qui t'anime, qui a fait de toi l'être exceptionnel que j'aime tant, mon chéri », me lâche-t-elle sur le ton qu'une mère éplorée emploierait pour enguirlander son étourdi de fils. « Mais putain de merde, par moments, ton obstination et ton aveuglement m'irritent à un tel point que je te pousserais le cri qui tue !

On peut le regretter, mais il n'a pas encore été inventé. Ou si c'est le cas, il est soigneusement enfermé dans les coffres du Ministère de la Défense, à côté de toutes sortes d'autres trouvailles machiavéliques auxquelles les autruches que nous sommes, préférons ne pas penser.

« Je veux que tu évacues ce machin de ta chambre », reprend-elle, impérative. « Ou à défaut, que tu regardes au moins ce qu'il y a dedans ».

“Calmez-vous, Noëlle”, entends-je désagréablement résonner la voix du toubib. “À partir du moment où Sylvain trouve intelligent de jouer avec sa propre vie, vous avez tort de vous énerver ainsi.”

– Vous, ça suffit ! », s'écrie-t-elle, furieuse. « Y en a marre de vos observations pour sous-développés du cerveau ! Encore un mot et je vous renvoie vos paroles en boucle, histoire de vous balancer un bon paquet d'effet Larsen dans les oreilles ».

“Je...”

– Quoi ?

Elle est capable de mettre sa menace à exécution, je le sais parfaitement. Et lui aussi, dirait-on.

“Rien, Noëlle. Vous vous faites du mal pour bien peu de chose, mais je me tairai, puisque telle est votre volonté”.

– Cela vaudra mieux pour vous. Quant à toi, revient-elle vers moi, tu as le choix : tu fais ce que je t’ai demandé ou je t’envoie Gilbert.

Gilbert ! C’est lui, le sale petit bavard qui l’a mise au courant du coup de cette saloperie de valise rouge. Je décide de rendre les armes. Je ne sais d’ailleurs pas pourquoi je les ai prises : Noëlle et moi, on a toujours fait comme elle disait.

– D’accord, capitulé-je. Je vais ouvrir ce machin…

– Minute ! », réagit-elle vivement. « Moi aussi, je veux voir ce qu’il y a dedans. Remets-nous l’image ! »

– Mais comment pourrais-je faire cela ? », tenté-je dans un souci débile de préserver ce qu’il subsiste des lambeaux de mon orgueil de mâle dominant. « Je te l’ai dit, c’est un problème du Web 20.2 »

– Ne t’enferme pas dans tes bêtises, mon amour, semble-t-elle soudain s’amuser comme une petite folle. Le net fonctionne parfaitement : tout à l’heure, j’ai pu voir l’image de ce gros con de toubib !

“Oh !”, s’offusque l’autre.

– Ta gueule, fesse d’amibe ! », réplique-t-elle aimablement avant de me presser d’un « Alors, ça vient ? » qui ne laisse pas beaucoup de place à d’éventuelles tergiversations.

Noëlle soupire en secouant la tête… Tranquillement installée sur la partie de la terrasse exposée à l’ouest, elle ferme lentement les yeux sur la boule orangée qui se rapproche

insensiblement du niveau de la mer. Par moments, elle se demande sincèrement ce qu'elle fait avec un olibrius pareil. Avec son air de suivre éternellement une succession ininterrompue de plans B, Sylvain l'énerve depuis qu'ils se connaissent. Et d'autant plus qu'elle a appris avec le temps qu'en réalité, les élucubrations tortueuses qu'elle ne parvient pas à cataloguer autrement que comme les *plans B* de cet intello impénitent, ne constituent en réalité qu'un long et mouvant *plan A* qu'il s'obstine à remettre continuellement en question. Avec sa forte carrure et son allure de n'avoir jamais peur de rien ni de personne, son tendre mari est, au fond des choses, le plus grand spécialiste de la non-décision qu'elle ait jamais connu : alors qu'il impressionne les profanes par sa capacité apparente à surfer négligemment sur les événements de la vie sans jamais se faire éclabousser par les vagues assassines, il ne cesse en vérité, de se laisser bringuebaler par elles. Tout en se voyant obligé dès lors, de consacrer une énergie incroyable à parer au plus pressé.

Elle hausse les sourcils tandis qu'un sourire quelque peu désenchanté lui meurt sur les lèvres.

– Sylvain, mon amour...

– Oui, chérie ?

– Montre-moi ce qu'il y a dans cette putain de valise !

– Oui, lumière de ma vie... Un instant, j'essaie de rétablir la communication visuelle.

Il ment, évidemment. Elle le connaît tellement qu'elle sait à l'avance quand il va lui cacher la vérité : il n'y a rien de vraiment malhonnête en lui, mais dès qu'il se retrouve dans une situation qu'il n'a pas voulue ou dans laquelle il ne va pas se retrouver à son avantage, il faut qu'il mente. Comme si elle, qui le supporte depuis si longtemps, allait faire quoi que ce soit pour nuire à cet adorable petit garçon de deux cent cinquante balais...

– Attends ! », reprend-elle.

Elle coupe la communication, puis active chez elle, le paramétrage des réseaux. Elle localise ‘Sylvain’ parmi ses cibles de connexion. Elle l’envoie sans hésitation à la poubelle avant de le réactiver. Elle connaît son mot de passe par cœur : il n’en change jamais en dépit des recommandations de la brigade de sécurisation du net.

– Tu vois, c’était facile, se moque-t-elle de la tête d’ahuri qu’il tire en la voyant débouler au milieu de sa chambre. Et maintenant, c’est qui le gentil chéri qui va ouvrir cette valise pour que nous puissions regarder à deux ce qu’elle contient ?

– Mais je...

– Au moyen de la télécommande universelle que j’aperçois sur ta table de nuit, coupe-t-elle court à sa miteuse tentative d’obstruction.

Non sans avoir cru bon de simuler d’abord, un étonnement d’une crédibilité parfaitement nulle, il fait oui de la tête et s’empare de l’objet en question, dont il effleure l’un des senseurs.

– On dirait qu’il y a comme un problème de compatibilité, hasarde-t-il avec la très belle tête de faux cul exploré qu’il sait se donner quand il vient de faire un petit coup en douce.

– Réessaie, chéri, s’il te plait.

Elle le surveille attentivement. Il est coincé : pas moyen de pousser à nouveau sur ‘Abandonner’ comme il l’avait si bien fait il y a quelques secondes. Elle enregistre avec une petite mimique d’approbation, le claquement que fait la fermeture électromagnétique de la valise rouge en se déclenchant.



## Revue de famille

Après un lourd instant de silence stupéfait, elle ne peut se retenir : les yeux lui sortent littéralement des orbites.

– Merde, Sylvain ! », glapit-elle d'une voix suraigüe.  
« Referme ce truc immédiatement ! »

Je sursaute à l'entendre : ce que je viens d'apercevoir m'avait laissé comme deux ronds de flan.

– Tu vois qu'on n'aurait vraiment pas dû l'ouvrir, bougonné-je tandis que le lourd couvercle rouge se remet lentement en place.

Elle a le bon goût de se taire. Enfin, pendant quelques secondes, du moins.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

Je hausse les épaules...

– Toi, rien, de toute évidence. Quant à moi, je vais me coucher et dormir pour prendre un peu de recul.

« De toute façon, on n'est pas dans l'urgence. Et on ne risque pas de l'être avant demain matin, voire même plus tard : je ne suis pas supposé déposer ma plainte à la première heure, comme si le sort du monde en dépendait ».

Elle aurait dû savoir que sa question était inutile et qu'il n'allait sûrement pas prendre de décision dans l'immédiat. Mais quand même, son détachement la sidère.

– Tu vas pouvoir dormir avec ça à côté de toi ?

– Euh... Oui, pourquoi pas ? En soi, ce n'est ni nuisible ni dangereux tant que nous sommes les seuls à savoir ce que c'est.

Ce n'est pas faux, se dit-elle en devant constater qu'il a récupéré à toute allure, un flegme à la limite de l'indifférence. Mais pour sa part, elle ne croit pas qu'elle pourrait trouver le sommeil si elle était à sa place. Déjà, bien à l'abri dans sa riche propriété de l'Ile des Récollets<sup>1</sup>, elle sait qu'elle aura du mal à ne pas se tourner et se retourner indéfiniment pendant toute la nuit.

Je m'étais attendu à ce qu'elle me demande de les compter, mais non...

En vérité, sa réaction est typiquement humaine : on n'hésite pas à mettre les autres sous pression pour qu'ils agissent comme on en a envie. Une fois qu'ils ont cédé, cependant, et surtout si l'insistance dont on a fait preuve a eu

---

<sup>1</sup> **Ile des Récollets** : 2203 – « Suite à la montée des eaux due principalement à la fonte de la banquise historique du Pôle Nord et de toute une partie de l'Antarctique, la Mer du Nord a recouvert la portion la plus basse de la Flandre. Seuls émergent encore les sommets des anciens Monts des Flandres qui, de l'Ile Kemmel à l'Ile Cassel en passant par l'Ile de l'Enclus, l'Ile des Cats, etc., accueillent désormais les plus aisés des résidents européens, soucieux à la fois de leur sécurité, et d'échapper aux fortes chaleurs des étés du sud européen ».

des conséquences peu plaisantes, on a généralement tendance à prendre un air dégagé et à quitter les lieux les mains dans les poches en sifflotant le refrain d'une rengaine quelconque.

Noëlle n'a pas échappé à la règle : elle m'a mis dans la gêne, puis s'est inquiétée de savoir ce que j'allais faire... Eh bien, elle a eu la réponse qu'elle méritait : rien. Rien, car ce que nous avons aperçu défie l'entendement et que dans ce type de circonstance, il n'est qu'une recette à appliquer : d'abord se purger, ensuite se libérer, puis s'aérer et enfin philosopher.

Étendu de tout mon long sur le matelas actif de dernière génération qui recouvre mon lit, je me décontracte lentement les abdominaux, les pieds croisés et les mains dans la nuque. Le bruissement de la forêt parvient jusqu'à moi par l'ouverture de la fenêtre. Il y a plus d'odeurs diverses qui embaument l'atmosphère ici qu'en bord de mer, même en ce premier jour de février. Dans ma jeunesse, il faisait froid en cette saison ; cela n'est plus vraiment le cas désormais. On continue à dire que c'est l'hiver, mais cette notion-même s'est vidée de son sens au fur et à mesure que les années défilèrent.

Je situe parfaitement la question que Noëlle avait certainement sur le bout des lèvres. Et je me la pose moi-même : compté-je réellement rendre à son légitime propriétaire, cette énorme valise bourrée de certificats de propriété de puits de carbone ? Disons-le tout net : s'ils ont tous la même valeur nominale d'un milliard d'euros que portent ceux du dessus des piles, il y en a pour une véritable fortune. Pour autant qu'ils soient authentiques...

Les puits de carbone représentent une très belle escroquerie écologique héritée des années deux mille : pour compenser leurs émissions de dioxyde de carbone et de gaz à effet de serre, les pollueurs se virent offrir la possibilité d'acheter des certificats prouvant qu'en compensation, ils produisaient aussi

de l'oxygène tout en séquestrant le carbone dans des végétaux. C'était bien joli. Étant donné toutefois, que les forêts dont ils se portèrent acquéreurs existaient déjà, cela n'arrangea naturellement rien au problème du réchauffement climatique, ainsi qu'en témoigna la fonte des glaces accélérée que l'on connut au XXII<sup>ème</sup> siècle. Tout au plus, cela permit à quelques gouvernements et particuliers propriétaires de milliers d'hectares de forêts, de les rentabiliser de manière accélérée autant qu'inespérée.

Quant aux titres... Pendant des années, on a poursuivi le processus entamé il y a deux siècles maintenant, et qui consistait à dématérialiser les certificats, actions et bons au porteur de toute sorte. Comme on s'en doute, cela ne présentait que des avantages pour les gouvernements : non seulement, tous ces précieux documents en devenaient nécessairement nominatifs mais de plus, ils pouvaient être bloqués ou même réquisitionnés sur un simple mouvement d'humeur d'un quelconque ministre.

Les banquiers – qui adoraient ce système leur permettant de garder l'œil sur les biens de leurs clients – comme les États, durent faire machine arrière après le Grand Scandale de 2136, quand un groupe de hackers révolutionnaires parvint à accéder en toute discrétion aux portefeuilles de titres de plusieurs grandes banques avant de tout effacer des mémoires – y compris au niveau des copies de sauvegarde – tout en donnant une publicité maximale à l'évènement.

Quelques jours plus tard, plusieurs Fonds de Pension se déclaraient en faillite, vite suivis par des compagnies d'assurances parmi les plus en vue. Subitement privés de revenus, les retraités descendirent en masse dans la rue, brandissant furieusement des armes dont les plans avaient été piratés sur le net et scandant des slogans ravageurs tels que le truisme « La vieillesse, c'est l'avenir ! ».

Un massacre sans précédent s'ensuivit, de nombreux jeunes étant pris pour cibles de pogroms répugnants. Tétanisés, les citoyens de moins de cinquante ans se claquemurèrent frileusement dans des abris, comme pendant la Terreur<sup>1</sup>.

Acculés, plusieurs gouvernements vacillèrent et tentèrent de négocier avec les rebelles qui, entretemps, avaient réussi à prendre le contrôle de l'Armée. Mais ces derniers considérèrent qu'il s'agissait là d'une démarche dictée par les circonstances et réfutèrent dédaigneusement ces piètres tentatives de sauvegarder une situation décidément trop compromise. Si bien qu'en 39, intervint la Révolution de l'Amour, avec à la clé, un changement radical – et, faut-il le dire, salutaire, du moins dans un premier temps – des lois de gouvernance. Ayant plus que senti le vent du boulet et se sachant peu appréciés par un Gouvernement Provisoire Mondial très largement dominé par les Libertaires, les banquiers se virent dans l'obligation d'accepter des déclarations de propriété de titres “sur l'honneur” – ce qui permet de constater que pour pas mal de gens, l'*honneur* en question n'était qu'un concept d'une confondante abstraction.

Pour mettre un peu de baume sur les plaies du monde financier, le secret bancaire fut rétabli peu après, du moins dans une acception raisonnable, et seulement pour les transactions portant sur des montants en dessous d'un certain plafond. Voyons les choses en face, ce fut une mesure qui en

---

<sup>1</sup> **La Terreur** (2101-2109) : Période très trouble, durant laquelle les États utilisèrent les services de plusieurs organisations terroristes afin de réduire fortement les libertés individuelles tout en maximisant les profits du complexe militaro-industriel. Après une succession innommable d'attentats, des éléments de l'Armée, officiers de grades inférieurs d'abord suspectés d'actes extrêmement barbares de contre-terrorisme, prirent le pouvoir dans plusieurs pays majeurs en 2109, lors de ce que l'on appela le '**Putsch Sacrilège**'. Les libertés individuelles furent presque toutes restaurées progressivement.

fit ricaner beaucoup car elle ne profita en gros, qu'au monde politique, notoirement gangrené par les pots de vin et les *contributions électorales* de tout ordre. Ainsi que, bien entendu, au crime organisé.

Les citoyens plus ou moins honnêtes n'avaient plus grand-chose à faire du secret bancaire, le travail au noir ayant disparu en même temps que le travail tout court : toutes les tâches ingrates qui auparavant, empêchaient l'être humain de profiter décemment de son temps de vie, sont désormais exécutées par des machines et des robots. Au soulagement quasi général, faut-il le dire : seuls sont encore obligés de travailler, les informaticiens et les militaires. Les politiciens aussi, ou du moins les sous-fifres qui leur écrivent leurs discours.



Le soleil ne monte toujours pas bien haut dans le ciel, mais il fait néanmoins doux et lumineux sur l'Ardenne en ce mercredi 2 février 2203.

– Comme tu t'en doutes, entame Edwige, je n'ai pu réunir que ceux de notre famille qui n'ont pas été relégués dans les Cantons. Ou ceux qui sont parvenus à s'en extraire.

Depuis la Révolution de l'Amour, on n'a plus le droit de transmettre sa fortune, ni même une partie de celle-ci, au-delà de la cinquième génération. La Droite Religieuse avait hurlé au vol et à la destruction de la Famille, mais les Libertaires avaient trouvé un appui providentiel auprès du Parti Égalitaire, désireux de voir se mettre en place un système permettant de lutter contre la misère et la surpopulation dans les Cantons – avec un succès mitigé car la corruption y est omniprésente.

« J'ai insisté. J'ai tenté d'obtenir des dérogations auprès du Commissariat aux Liens Intergénérationnels, sans succès...

« D'après Roland, poursuit ma fille ainée tandis que je réprime un petit sourire – je ne m'étais pas trompé de

beaucoup sur le prénom de mon beau-fils –, ils ne veulent surtout pas créer un précédent : ils craignent que des résidents des Cantons ne profitent de ce genre d'occasion pour s'installer dans une Zone Protégée dont il sera compliqué de les déloger par la suite. »

Je ne sais que dire : d'un côté, je suis peiné d'apprendre que des personnes de ma descendance moisissent dans ces damnés Cantons où se retrouvent rassemblés, dit-on, tous ceux qui dépendent des aides de ce qu'il reste des États, qu'ils aient ou non, été chassés de chez eux par la montée des eaux. De l'autre, et même s'ils se triment des morceaux de mon ADN dans leur corps, je ne sais pas le moins du monde qui sont ces gens : un rapide calcul m'indique qu'a priori, doivent se trouver parmi eux, des individus dont je suis éloigné par pas moins de neuf générations.

– Je suis certain que tu as fait le maximum pour que le plus possible d'entre nous se retrouvent ici à l'occasion de cette magnifique Chandeleur, la félicité-je en me sentant saliver à l'arrivée d'un grand drone de cuisine bien chargé.

– Merci, papa ! », apprécie-t-elle mon compliment. « Je te vois lorgner les crêpes. Toutefois, ce sera pour plus tard ! Laisse-moi d'abord te présenter à ta famille ! »

Je me disais bien que le plaisir de m'attabler en compagnie de mes enfants et petits-enfants allait nécessairement devoir être compensé par l'une ou l'autre corvée, mais je ne pensais pas y être soumis aussi tôt... Tant pis.

Nous attaquons la succession des tablées par mes arrière-petits-enfants...

« Voici Bozena et Marcelle, les filles de Régis et leurs maris, Sosthène et Pétrarque, me désigne Edwige en entamant une imposante liste sur papier qu'elle a dépliée devant elle.

« Igor, Érasme et Léontine, les enfants de Zénon... »

Misère ! Si je commence déjà à m'embrouiller là.

Au fur et à mesure, chacun se lève sur notre passage. On s'adresse des sourires de circonstance, on s'embrasse, je dis « Merci de tout cœur » en recevant les inévitables « Heureux anniversaire ! »

Au fur et à mesure, je comprends mieux ce que voulait dire Edwige : les tables des personnes âgées de moins de cent cinquante ans sont nettement moins densément occupées que les autres, et plus les invités sont jeunes, moins ils sont nombreux. Je devine que dès lors, pas mal de mes descendants sont confinés en dehors des Zones Protégées... À moins qu'ils ne soient déjà morts : les soins nécessaires à la prolongation de la vie sont onéreux. Surtout dans les Cantons, où en principe, certains actes médicaux particulièrement utiles et efficaces ne peuvent légalement, être posés en faveur des résidents.

Les tribuns du Parti Égalitaire répètent régulièrement que la Révolution de l'Amour n'a abouti qu'à scinder la société suivant ce qu'ils appellent un *apartheid social* et je crains fortement que l'on ne puisse objectivement leur donner tort.

« ... Béranger et Renelde, vainqueurs de l'EuroMilliards en septembre 2198, ainsi que leurs enfants, Mithridate, Vespasien, Agrippine et... »

Je n'en peux plus de ce défilé de têtes plus ou moins agréables à regarder. En plus, j'ai franchement très faim !

Heureusement, la lumière marquant la sortie de l'éprouvant tunnel que je viens de parcourir, se fait enfin aveuglante. Nous parvenons à la dernière table, alléluia ! Je sursaute : elle n'est occupée que par trois personnes... dont l'une me sidère, carrément !

– Je te présente tes descendants Jenna et Gaspard, me récite scrupuleusement Edwige, ainsi que Flore, l'épouse de ce dernier.



Souriante en dépit de ce qui a dû représenter un pensum pour elle aussi, elle me désigne deux binoclards à l'air pincé.

« Ils font tous deux partie du cadre créatif de l'équipe de développement du Web 21.0 chez United Brains », ajoute-t-elle quelque peu inutilement tant ils ont la tête de l'emploi.

« Quant à Jenna, elle est...

“Artiste”, complété-je en moi-même cependant qu'Edwige semble éprouver de la peine à lire ce qui figure sur sa documentation. J'ai en effet reconnu la très belle actrice apparaissant dans le bout de film porno qui se trouvait sur le serveur où je suis resté en rade un moment en venant ici ! Et je n'ai aucun besoin de vérifier si elle arbore effectivement un tatouage de dragon à l'épaule droite : son maintien remarquable, son visage aux traits parfaits et sa longue chevelure aussi sombre que lisse me suffisent.

« Que dire de ta profession, Jenna ? », lui demande Ed, visiblement confuse.

– Rien d'autre que la stricte vérité, répond l'intéressée. Je suis une actrice de films pornographiques spécialisée dans les scènes de soumission extrême et dans les rapports sexuels avec des animaux préhistoriques.

« Avec fellations profondes, pénétrations vaginales ou anales multiples et éjaculations faciales en gros plan, précise-t-elle dans un sourire aussi suave que provocateur. Je peux comprendre que certains puissent considérer cela comme gênant dans le cadre d'une réunion familiale telle que celle-ci, mais c'est mon métier et je l'assume. D'autant plus que je n'ai malheureusement pas trouvé d'autre moyen pour échapper à la misère dans laquelle j'ai grandi.

Faisant saillir son arrogante poitrine, elle jette un regard de défi en direction du couple très *bon chic bon genre, sortant d'une école privée à minerval exorbitant* qui lui fait face.

« Cela éveille-t-il quoi que ce soit en vous, si je vous parle de Nord-Anvers<sup>1</sup> ? »

Oups... Je ne sais pas s'ils en ont entendu parler, mais moi oui : aléatoirement protégé des crues et des marées de l'Escaut par des digues incertaines, établi aux abords de deux anciennes centrales thermonucléaires dont une a brûlé au milieu du XXI<sup>ème</sup> siècle, décimant la population des alentours, ce Canton a accueilli une masse énorme de réfugiés provenant des anciens Pays-Bas et est réputé pour être l'un des pires. Ou en tout cas, pour celui où la misère, la malnutrition et la criminalité sont les plus élevées, avec une espérance de vie moyenne de quatre-vingt-quinze ans tout au plus.

– Personne n'est ici pour poser de jugements de valeur sur la manière de laquelle les autres vivent, Jenna, me crois-je obligé d'intervenir. Je ne dirais pas que je suis particulièrement fier de compter une actrice de films pornographiques parmi ma descendance, mais en tout état de cause, je n'en suis pas honteux le moins du monde.

– Eh bien, moi si ! », intervient Flore en se levant, le visage empreint d'une indignation scandalisée. « Et il est hors de question que je continue de partager la table d'une putain qui baise avec des dinosaures !

---

<sup>1</sup> **Anvers** (Antwerpen) : Riche métropole flamande sur l'Escaut. Connue pour être un des centres les plus importants du commerce et du travail du diamant, la ville est aussi le deuxième port européen en termes de trafic fluvial et maritime.

2203 : « Anvers reste soumis aux caprices des marées de la Mer du Nord qui remontent l'Escaut, malgré les nombreuses écluses sensées la protéger. Les terres au nord-ouest de la cité sont submergées ou submersibles. La montée des eaux a chassé dans sa direction, les habitants des polders néerlandais et du Pays de Waes, causant de lourds problèmes de surpopulation ».

Que lui arrive-t-il donc, à cette laide pimbêche ? À ce que je sache, on ne lui a pas proposé de tenir un rôle dans le prochain film de sa lointaine cousine par alliance.

« Viens, Gaspard, enjoint-elle à son mari. Nous n'avons rien à faire ici ! »

Edwige a un geste pour les retenir. Je lui prends le bras, le plus doucement possible.

– Laisse tomber, Ed. Deux crétins computerisés de plus ou de moins, quelle importance ?

Je m'assieds face à Jenna. Qu'est-ce qu'elle est belle, cette fille ! Faut-il vraiment croire le dicton qui veut que les fleurs les plus ensorcelantes s'épanouissent sur les tas de fumier les plus sanieux ?

« Arrange-toi plutôt pour que les crêpes arrivent sans trop tarder, j'ai une faim de loup ! »

Je ferme les yeux un instant, pour voir apparaître le paramétrage de la puce que l'on m'a greffée sous l'aisselle. Je coupe la fonction de traduction automatique : il y a bien longtemps que je n'ai plus parlé le néerlandais, mais j'imagine que cela ne devrait pas me poser trop de problèmes, ayant été familiarisé avec cette jolie langue gaélique dans mon enfance.

– Bon Dieu, Jenna ! », lui souris-je. « Tu n'imagines pas l'ampleur de ma surprise : une star du X fait partie de ma famille ! Quel âge as-tu donc ? »

– Dix fois moins que toi, me reballe-t-elle en se libérant les épaules de la somptueuse masse de ses cheveux.

– Vingt-cinq ans, comme je t'envie ! Profite bien de la vie, surtout : à cet âge-là, on n'a pas encore le sentiment qu'une heure ne dure qu'une seconde !

Elle me jette un regard surpris.

– Euh... Non, en effet !

– Pour ma part, c’est ce que je considère comme le pire problème du vieillissement : subjectivement, l’être humain mesure le temps relativement à celui qu’il a déjà vécu. Pour un petit enfant, une heure, c’est très long. J’imagine que pour toi, c’est déjà un peu plus court...

– Je comprends ce que tu veux dire, acquiesce-t-elle. Mais je ne parviens pas trop à me rendre compte de ce que cela doit représenter à deux cent cinquante ans.

– Évite de te focaliser là-dessus : il vaut vraiment mieux que tu ne le saches pas !

Un serveur arrête son drone chargé de victuailles près de nous.

– Vous n’êtes que deux, messieurs-dames ? », nous demande-t-il en français – et je trouve un charme particulier à son accent wallon, maintenant que je suis débarrassé du filtre linguistique de mon chip.

– Oui, nous avons dégusté un couple de demeurés qui sont retournés au meeting de la Droite Religieuse où ils avaient oublié leur missel.

Dans un sourire incertain, il nous dépose sur la table, une pile de crêpes que des feuilles de papier isotherme tiennent au chaud, de la confiture de fraises, du sucre brun, ainsi que deux cruches remplies de cidre de pomme.

– Tu sais, ancêtre, entame Jenna après s’être délicatement roulée une première crêpe.

– Appelle-moi Sylvain, s’il te plaît. Grand-père serait inapproprié et les autres vocables que l’on pourrait trouver sont tellement laids.

Elle rit. Magnifiquement. Je n’ai jamais rencontré quelqu’un d’aussi parfait, physiquement parlant.

– Tu sais, Sylvain, reprend-elle, le porno n'est pas ce que les gens croient. On baise vraiment, mais en fait, avec des machines. Le véritable hardcore n'existe plus depuis longtemps : les acteurs mouraient trop jeunes à cause de maladies...

« Car comme tu le sais sûrement, nous provenons tous des Cantons. Certains n'étaient pas trop regardants à propos de l'hygiène, m'a-t-on expliqué... »

– Es-tu en train de me dire que ce que les gens regardent n'est en réalité qu'une énorme supercherie ?

– Exactement : les mecs tirent des robots, et pour les nanas, c'est kif-kif.

J'éclate de rire.

– Sans blague ?

– Je t'assure ! Par exemple, si tu regardes mon cas personnel, je n'ai jamais vraiment couché qu'avec deux types : mon premier – et le seul que j'aie eu – petit ami, quand j'avais seize ans, et le producteur de mes films, au moment où j'ai voulu me faire embaucher et que je me suis rendu compte qu'il ne me laissait pas le choix. Le reste... Ce n'est évidemment pas comme si j'étais vierge, mais on n'en est pas loin. As-tu déjà vu un des films dans lesquels j'ai joué ?

– Un petit bout d'un, avoué-je en m'efforçant d'ignorer la grimace ironique qui lui tord doucement la bouche. Mais je ne savais pas que tu faisais partie de ma famille, me crois-je obligé de me dédouaner au moins de ça.

Elle a un geste vague de la main, comme pour chasser une mouche importune – très improbable en cette saison, en dépit du réchauffement.

– Tu as dû remarquer alors que parfois, je me fais entrer des machins énormes dans le corps !

– Euh... Oui, en effet, déglutis-je misérablement au souvenir du passage qui m'avait épouvanté durant mon voyage jusqu'ici.

– Tu ne t'es pas demandé comment je faisais pour survivre à ce genre de chose ? Ou par quel miracle je parvenais encore à marcher par la suite ?

Soucieux de me défaire au plus vite de l'image qui me flotte dans la tête, je lui jette un regard torve, dans une tentative désespérée de feindre un minimum de décontraction.

– Jusqu'à présent, je ne t'ai encore vue qu'assise.

– Rassure-toi ! », s'amuse-t-elle charitablement. « Je marche, je cours, comme n'importe quelle jeune femme de mon âge.

« Je saute aussi, avec ou sans jeu de mots ! », plaisante-t-elle comme pour m'aider à me libérer de mon embarras. « Mais tout simplement, les énormes bites de dinosaures qui me sodomisent, notamment dans 'Fous-moi ta préhistoire' ou dans 'Crétacé gros pour toi, Diplodoca ?', se réduisent électroniquement à des petits machins juste avant qu'il n'y ait pénétration.

« Et pour ce qui concerne les scènes de torture et autres, je les subis revêtue d'un deuxième épiderme en diodes électroluminescentes organiques. Visuellement, c'est comme si c'était ma peau mais c'est bien plus résistant et de plus, les marques, saignements et hématomes dont les pervers sont si friands, sont programmables. Les spectateurs croient que l'on m'inflige des souffrances abominables, mais je ne suis qu'un écran !

« Le seul désagrément que je ressente, est quand je m'extrais de cette combinaison moulante. Après une heure gainée là-dedans, je dégage comme les chaussettes d'un

marathonien ! », éclate-t-elle à nouveau d'un superbe rire sonore.

Je l'accompagne en pouffant poliment.

Merci beaucoup pour toutes ces précisions, en vérité : je n'étais déjà pas un grand fan de porno, mais là, je me sens prêt à avaler en continu, tout ce qui est sorti comme films à l'eau de rose depuis que les frères Lumière ont inventé le cinéma !

– Il n'empêche que ça marche, puisque tu as réussi à quitter Nord-Anvers grâce à cela.

– Grâce à cela, entre autres, corrige-t-elle avec un sourire énigmatique qui m'interpelle.

– Mais puisque l'on y est, passé-je outre l'interrogation qu'a suscité en moi, sa remarque restrictive, pourquoi ne pas faire des films dans lesquels ne figureraient que des androïdes ?

C'est vrai, enfin : tant qu'à tromper leur monde, pourquoi ces rigolos du sex-business n'en profiteraient-ils pas pour augmenter le montant des royalties que je perçois ?

– Ce genre existe, m'apprend-elle. Les productions à budget réduit en ont fait leur fonds de commerce. C'est l'une des raisons pour lesquelles le marché des robots d'occasion se porte si bien.

Adieu, veau, vaches, cochons, couvées : je ne gagne pas un clou sur le matériel de deuxième main, évidemment, puisque les droits ont été réglés par le premier acheteur !

« On retrouve ces trucs minables un peu partout, dans les solderies permanentes, sur les sites gratuits... », poursuit-elle.

« Mais les amateurs éclairés les dédaignent autant que les effroyables *snuff-movies* qui mettent en scène le viol suivi de la mise à mort dans des conditions ignobles, de clochardes capturées dans les Marais au cours de razzias révoltantes...

« En revanche, tout ce dans quoi j'ai jamais joué est frappé du label ClassX que tu as sûrement déjà dû apercevoir ».

Ah bon, c'est donc à cela que correspond ce logo. On apprend tous les jours. Toutefois... Qu'est-ce qui lui fait penser que j'ai déjà vu son damné pictogramme, bon sang ? Je ne m'intéresse absolument pas au porno, enfin !



## Jenna

L'après-midi est court. Il fait doux mais cela n'empêche pas le soleil de se coucher tôt. Dire que ma demande d'ajouter un couvert à ceux prévus à notre table pour le repas du soir, soulève mes enfants d'enthousiasme serait largement exagéré.

– Vraiment, papa, me fait doucement Edwige, je ne suis pas sûre qu'accueillir ainsi cette... actrice soit une bonne idée.

– Quelle actrice ?

– Une fille que papa a reconnue lorsque nous avons fait le tour des tables, tout à l'heure.

– Tu l'as vue jouer dans un film ? », s'enquiert Gilbert.

– Pas exactement, tenté-je un peu ridiculement de rester évasif. Juste un petit bout qui trainait sur un serveur où je me suis trouvé momentanément bloqué en venant ici.

Je dois tirer une tête bizarre car Chloé vient à mon secours. Ce n'est sûrement pas la plus composante parmi mes enfants,

mais elle ne peut pas supporter de voir l'un de ses proches dans l'embarras.

– Sur les serveurs, il y a toujours plein de films de cul, intervient-elle. Je le sais car moi aussi, il m'est arrivé de rester coincée quelques instants lors d'un voyage. C'est une actrice X ?

Edwige hausse les épaules.

– Évidemment ! Crois-tu sincèrement que j'aurais des problèmes à recevoir une femme respectable à diner ?

C'était à prévoir : Victoria éclate de rire... Ils commencent à m'échauffer les oreilles !

– Bien, posé-je les mains à plat sur la table. Cela va sans dire dans mon esprit, toutefois, et pour que tout soit bien clair entre nous, nous ne sommes pas en train de débattre comme si je vous avais demandé votre avis. Cette fille est seule de sa génération : il y avait deux autres personnes de son âge à sa table, mais ces péquenauds ont eu à son égard, une réaction déplacée qui fait encore moins honneur à notre famille que la profession qu'elle exerce. Or, figurez-vous qu'elle aussi, fête son anniversaire ! Trouvez-vous cela correct de la laisser seule à se morfondre pendant que les autres s'amuse ?

– Sérieux ? », intervient Victoria. « C'est vraiment son anniversaire ? »

– C'est ce qu'elle m'a dit. Edwige devrait pouvoir nous le confirmer : les dates de naissance figurent sur sa liste.

– Pas la peine de vérifier, admet l'intéressée. Cela m'avait frappée aussi. Je m'apprêtais à te l'apprendre quand elle s'est disputée avec les deux autres.

– Quel âge a-t-elle ?

– Vingt-cinq ans.

Gilbert ne peut pas s'empêcher d'émettre un sifflement.

– Waouw ! Une pornstar de vingt-cinq ans ! Ne me dis pas que tu comptes te la faire !

– Gil ! », le rabroue vertement Chloé. « Avions-nous réellement besoin de nous flétrir les oreilles d'un tel commentaire ?

« Cependant... », réfléchit-elle à voix haute. « Comment Noëlle réagira-t-elle ? »

– Bah... Je ne vois aucune raison de lui raconter quelque chose d'aussi anodin.

Je les fixe brièvement, l'un après l'autre.

« Mais si de votre côté, vous trouvez cela indispensable, je suis tout prêt à en discuter. »

– Il suffirait qu'elle nous appelle pour voir que nous dinons en compagnie...

– Et après ? Nous avons invité à notre table, une jeune femme de notre famille et qui était seule pour fêter son anniversaire. En quoi cela pourrait-il poser problème ?

– Et si elle la reconnaît, elle aussi ?

– Noëlle ne mate pas de porno !

Ils me regardent tous avec un doux sourire. Mais que vont-ils s'imaginer, bon sang ? Moi non plus !

Le repas se déroule agréablement. Jenna se révèle une convive discrète et réservée, vraisemblablement tout à l'opposé de ce que mes enfants attendaient. Et pour être honnête, très certainement aux antipodes de ce que je craignais ! Probablement pour tenter de lui faire comprendre que malgré nos âges respectifs et notre statut, nous ne sommes pas des débiles à l'esprit étroit, Victoria lui demande de nous conter quelques anecdotes en rapport avec son métier. Elle esquive prudemment.

– Des anecdotes ? », sourit-elle timidement en baissant les yeux. « Il n’y en a guère. Tout est réglé pour que les films soient mis en boîte le plus vite possible : le matériel est en location, en grosse majorité, et pour ce qui est du facteur humain, nous sommes payés à la pige... Dès lors, chacun fait ce qu’il faut pour que rien ne traîne.

« Je sais que dans l’imagerie populaire, ce n’est certainement pas ainsi que l’on se représente ma profession, mais en vérité, le porno est routinier et avouons-le, plutôt triste au plan de l’ambiance de travail. »

Elle a beau principalement jouer de sa plastique impressionnante, elle n’en reste pas moins aussi une actrice, me dis-je, non sans quelque arrière-plan vaguement soupçonneux. Dans la même veine, je remarque une bonne dose de scepticisme se peindre sur le visage de Chloé.

Diplomatiquement, cette dernière prend l’initiative de faire dévier la conversation sur la nourriture commandée par Edwige – une fondue valaisanne, comme du temps où j’emmenais toute ma smala aux sports d’hiver – et sur les gags qui parsemèrent leur enfance.

– Un jour, entame-t-elle malicieusement après avoir vidé son verre de fendant d’un joli coup de glotte, Ed et notre cousine Zoé avaient eu la mauvaise idée de s’enduire le visage de graisse à traire avant de partir skier. Elles étaient rouge vif à leur descente !

« Papa était ivre de rage ! Il a passé tout le repas du soir à les insulter !

« Franchement, Gil, notre cousin Louis et moi, on se tenait à carreau ! Parce qu’en ce temps-là, quand le paternel se fâchait, il valait mieux garder un profil le plus bas possible. Mais j’ai quand même dû plonger la tête dans mes röstis<sup>1</sup> à

---

<sup>1</sup> Galettes de pommes de terre, les **röstis** sont un plat traditionnel suisse.

plusieurs reprises pour ne pas éclater de rire à les entendre se faire traiter de tous les noms ! »

– Je pense que tu as bien fait, intervient Edwige, hilare. Ce n’aurait pas été le moment de faire la maligne.

– Vraiment pas ! », l’approuvé-je. « Je me devais de remplir mon rôle de père attentif et sévère, mais à voir les deux tomates à l’air contrit qui me faisaient face, j’éprouvais moi-même, toutes les peines du monde à conserver mon sérieux en dépit de mes inquiétudes à propos de votre santé !

« J’aurais dû avoir la présence d’esprit de prendre des photos ! Vous tiriez de ces têtes ! »

– Je me souviendrai toute ma vie de cette engueulade ! En plus, je sentais cuire la peau de mon visage, c’était proprement atroce ! Pourtant, ces vacances étaient magiques !

« Tu n’es jamais allée aux sports d’hiver, Jenna ? »

– Non, et je le déplore : il n’y a plus beaucoup d’endroits en Europe où l’on peut skier et quand on est originaire des Cantons, on s’y fait refuser d’office toute autorisation de séjour : priorité est donnée aux gens bien nés...

« Sachez-le, quand je vous entends et que je repense à la jeunesse qui fut la mienne à Nord-Anvers, je ne peux pas m’empêcher d’éprouver une pointe de jalousie ».

– Je te comprends ! », opine Chloé. « Aussi loin que je puisse me souvenir, j’ai eu une enfance merveilleuse !

« Je plains de tout mon cœur les jeunes qui doivent grandir dans la misère des Cantons ! »

– Comment cela se passe là-bas ? », s’intéresse Vic. « Ça craint vraiment autant que ce que l’on nous raconte ? »

– C’est moche. Il y a beaucoup de jeunes et d’enfants, mais on ne fait pas grand-chose pour eux.

« Dès lors, ils n'ont que la rue pour se retrouver entre eux. Et souvent, ils forment des gangs qui se chamaillent féroce­ment pour se réserver des territoires où ils vendent de la drogue, des armes, des filles qu'ils vont enlever dans les Marais chez les fugitifs, que sais-je... »

– Des armes ? On nous rabâche sans cesse qu'elles sont interdites, comme dans les Zones Protégées, et que tout est strictement contrôlé.

– C'est de la blague ! On trouve tout ce que l'on veut dans les Cantons : certains parviennent à se connecter illégalement au net. Comme vous le savez sûrement, il existe des sites clandestins auxquels on accède au moyen de codes et sur lesquels tout est à vendre.

« On m'a même dit qu'il y a moyen de se télécharger les programmes d'un Botcrasher ! »

– C'est-à-dire ?

– Un robot dont le logiciel a été piraté. Et dont le but est de faire la guerre aux androïdes de la police, expliqué-je sommairement. Tu es sérieuse ?

Rien que l'idée que l'on parvienne à dresser mes merveilleuses créatures les unes contre les autres, me donne la nausée. Mes appréhensions n'ont toutefois pas l'air d'être partagées, ainsi que me l'apprend un rapide tour de table. Pour me montrer plus précis, tout le monde paraît se soucier de mes machines chéries comme de guignes : on n'est jamais prophète en son pays.

– Personnellement, je n'ai pas eu l'opportunité d'en voir un, répond Jenna. Mais il est clair que de nombreuses armes sont des bricolages maison, réalisés au moyen de vieilles imprimantes 3D...

– Pourtant, tous ces jeunes ? », l’interroge Horst, le mari de Victoria. « Ils ne vont pas à l’école ? À ce que je sache, l’enseignement est toujours obligatoire jusque dix-huit ans ! »

– Bien sûr, sourit tristement la jeune femme. Cependant, on a rendu facultative la prise des présences. Par conséquent, de nombreux parents préfèrent envoyer leurs gosses arrondir leurs fins de mois en faisant des petits boulots quelconques plutôt que d’aller à l’école.

« Pour ce que l’on y apprend, de toute façon, entre des programmes surannés et des profs démotivés... »

Sur ce bon vieux cliché que j’entends répéter depuis deux cent trente-cinq ans au bas mot, je jette un coup d’œil à l’heure qui s’affiche en continu sur mes ongles quand je suis connecté. Deux mille deux cent cinquante-neuf, lis-je...

Je n’ai jamais aimé aller me coucher tard. Tout comme j’ai toujours eu horreur de me lever tôt.

– Merci pour cette charmante soirée et pour ce repas délicieux qui nous a rappelé tant de souvenirs formidables, souris-je à l’assemblée. Il n’est hélas, de si bonne compagnie qu’elle ne se quitte. Il est temps que se termine pour moi, une journée riche en émotions.

J’ai la surprise de voir Jenna quitter sa chaise en même temps que moi. Je la fixe, interloqué, tandis que Gilbert ne peut retenir un petit gloussement que je lui ferais volontiers rentrer dans la gorge s’il n’était pas aussi costaud.

Elle attend près de la porte que j’aie fini d’embrasser tout le monde. Je ne sais pas trop comment interpréter son attitude.

– Tu viens ? », me sourit-elle, semblant se moquer de l’air confus que je dois afficher.

Je lui emboite le pas. Pas véritablement mécontent mais néanmoins quelque peu embarrassé...

L'air frais me fait du bien. Le thermomètre indique 10,2 degrés sur les ongles de ma main gauche, entre la pression atmosphérique et le pictogramme des fonctions spéciales. La nuit est claire. Je respire à fond et je me tourne vers Jenna.

– Je sais pertinemment qu'à neuf générations de distance, il ne peut être question d'inceste, lui fais-je, sévère. Toutefois...

– Toutefois, mon ultra grand-père aurait tort de se faire des idées, me répond-elle, amusée. Simplement, il est exclu que je passe la nuit seule. Tu dois certainement disposer d'une petite place pour moi dans ta chambre, me trompé-je ?

Non, évidemment. Étant donné la classe du palace dans lequel Edwige nous loge, il y a tout ce qu'il faut dans ma suite pour héberger une famille entière !

« Chez moi, m'explique-t-elle, je ne suis jamais vraiment seule. Je dispose de plusieurs gardes du corps qui veillent sur moi en continu.

« Malheureusement, comme ils viennent des Cantons, il était impossible qu'ils pénètrent dans le domaine. Ils ont dû rester à l'entrée avec les androïdes, dans des baraquements attenants au corps de garde ».

– Et tu comptes sur moi pour remplir leur office ? À mon âge ?

– Il y a vieux et vieux, me rétorque-t-elle en me prenant le bras. Une des rares choses intéressantes que j'ai apprises à l'école, est la différence qui existe entre vivre et survivre.

Sentir son corps flexible se presser contre le mien ramène mes pensées en direction de ma valise... Et du petit compartiment secret dans lequel se trouve un flacon – illégal, comme tout ce qui revêt un certain intérêt – qui a déjà



accompli des miracles sur une partie bien précise de mon anatomie.

Il n'empêche qu'elle a raison : sans afficher un véritable look de jeune homme, j'ai gardé la forme. À quoi servirait d'ailleurs, de vivre jusque deux cent cinquante ans comme moi, si c'était pour se trainer, de plus en plus diminué ? On se soigne, on fait du sport, on reste en mouvement le plus possible et, bien entendu, on bénéficie de l'attention d'une médecine de plus en plus pointue, bien aidée par la science que l'on a communiquée aux robots. Il n'en reste pas moins que...

Je sursaute : la valise ! Non seulement je ne dispose pas de la mienne, mais de plus, je suis encombré de cet énorme machin rouge qui pèse un poids fou et qui contient un pactole...

– Désolé, Jenna, me tourné-je courageusement vers elle. Chez moi, cela ne sera pas possible. En revanche, je peux demander à un de mes enfants, si tu le souhaites.

– Ils sont tous en couple ! Tu connais réellement une nana qui accueillerait une pornstar chez elle pour la nuit, alors que son mec rôde dans les parages ?

« Explique-moi pourquoi tu ne veux pas que je dorme chez toi ! », s'irrite-t-elle, contrariée. « Je ne l'ai probablement pas toujours été, mais je suis une femme bien élevée et respectueuse, désormais. »

– Je n'en doute pas, et j'ai d'ailleurs pu m'en assurer ces dernières heures...

« Cependant, si jamais mon épouse devait avoir vent de cela... »

Elle s'arrête. Elle plonge ses yeux dans les miens. À la lumière de la lune, ses iris prennent une teinte mauve absolument magnifique.

– Je n’arrive pas à comprendre pourquoi tu me mens, Sylvain. Tu n’as pas besoin de cela ! Si toi-même, tu te sens coincé par ma profession et que tu ne souhaites pas trop me fréquenter, dis-le moi en face !

Elle fronce ses merveilleux sourcils.

« Quoique je trouverais cela étrange, en me rappelant la manière radicale de laquelle tu as mouché ces deux idiots, cet après-midi. »

– Je... Je t’assure, Jenna, bégayé-je, me sentant de plus en plus stupide.

Une ombre de contrariété passe sur son visage.

– Excuse-moi, fait-elle en se détournant.

Elle fait quelques pas en direction des taillis qui bordent l’allée conduisant à mes appartements. Je l’entends s’exprimer en patois anversois. J’ai toujours eu du mal avec ce vilain sabir traînant, mais je capte sans difficulté que ce que l’on lui apprend ne lui fait pas plaisir.

Elle termine toutefois sa conversation sur un ton autoritaire que je n’avais pas imaginé dans sa bouche.

– Mes gardes ont été attaqués, une fois de plus, revient-elle vers moi. Deux de mes androïdes ont essuyé des tirs d’armes à feu. L’un d’eux est bon pour la ferraille, l’autre semble réparable. C’est nul, je venais de faire l’upgrade de celui qui est mort.

« C’était un 7.0, je l’avais fait doter de l’évolution 7.5 ; il m’était très dévoué ».

– Ce genre de désagrément t’arrive fréquemment ? », me troublé-je.

– Je sais qui en est l’auteur, hausse-t-elle les épaules avec un certain fatalisme. Ou du moins le commanditaire : un vieil

admirateur qui me harcèle sans arrêt, en espérant que je finirai par craquer – ce qu’il peut oublier !

« Désolée, mais je dormirai chez toi, que tu le veuilles ou non : au moins là, je serai certaine d’être en sécurité. Car c’est un secret de polichinelle : aucun robot n’aurait l’audace de venir tenter de nuire à Sylvain Stobordima ! »

Rectification, ce n’est en aucun cas une question d’audace, souris-je en moi-même.

Arrivés dans ma suite, je repère instantanément le colis que l’on a déposé au milieu de la pièce : effectivement, on livre bien plus rapidement ici qu’aux Récollets. Je vérifie superficiellement que tout ce que j’avais demandé a été fourni, puis je valide le bon de livraison et je le renvoie avant de ranger mes nouvelles affaires dans une splendide garde-robe de chêne clair... Sans oublier de pester tout bas à propos de la marque de la brosse à dents.

Jenna me regarde faire, un petit sourire aux lèvres

– Tu n’avais pas assez de place pour mettre tous tes bagages dans cette valise ? », s’amuse-t-elle en désignant du doigt le monstre rouge qui campe au pied de mon lit.



## Bernie

On peut être galant sans pour autant s’oublier soi-même : je suis couché dans le grand lit qui occupe le centre de la pièce principale. Jenna, pour sa part, fait grincer le sommier de la couche d’une petite chambre attenante. Je lui ai souhaité bonne nuit, puis j’ai voulu fermer la porte de séparation, mais elle m’a demandé de la laisser ouverte.

– Je me sentirai plus en sécurité, a-t-elle jugé bon d’appuyer sa demande.

Admettons... Encore que j’aie du mal à imaginer ce qu’il pourrait bien nous arriver dans ce havre de paix !

Les mains croisées derrière la nuque dans mon attitude favorite, je me demande à qui peut bien appartenir la valise pleine de titres qui luit vaguement dans l’ombre, à mes pieds. En considérant qu’une personne à peu près normale peut vivre en ne dépensant guère plus d’un million par an, chaque certificat vaut approximativement mille années de vie ! Or, à

vue de nez, il doit y avoir dix mille feuillets au bas mot, dans cette saleté de valoché !

Qui peut bien posséder une telle fortune ?

Avec tout ce que me rapportent annuellement mes licences sur les processeurs et les logiciels qui animent les robots du monde entier – les vrais androïdes, pas les petits gadgets à vingt mille euros qui disent au revoir aux enfants avant de s’occuper du ménage à la va comme je te pousse –, je ne me fais pas plus de deux milliards par an. Et mon nom est connu jusque dans les colonies extraterrestres les plus reculées !

J’ai été prudent en déposant les brevets des nano-processeurs qui gèrent en cascade, le cerveau, les articulations et les moteurs pas-à-pas de mes androïdes chéris, de même qu’en écrivant les logiciels qui les pilotent : jamais l’un d’eux ne ferait quoi que ce soit contre moi, ni ne désobéirait à un ordre que je lui donnerais. Et à chaque fois que quelqu’un leur pose une question à propos de leur propre constitution, ils assortissent leur réponse d’un paragraphe stipulant qu’ils ont été bâtis sous licence officiellement enregistrée. Or, malgré tout ce que je représente, il y a, à quelques centimètres de moi, dans une coque de kevlar rouge sang de bœuf, de quoi me faire passer pour un parfait indigent !

– Tu sais depuis combien de temps je n’ai pas fait l’amour ? », m’interroge soudain Jenna alors que je viens de déduire de mes réflexions que seuls un État ou un gangster de haut niveau – la différence n’est sans doute pas énorme – peuvent être propriétaires de ces documents.

– Euh non, abandonné-je à regret mes cogitations tout en me demandant sincèrement si elle me prend pour un devin.

– Eh bien moi non plus. En vérité, je n’ai jamais fait l’amour.

Qu'est-ce qu'elle est en train de me chanter comme chanson ? Elle me prend pour un demeuré, ma parole !

– Pourtant, tu m'as bien dit que tu avais un petit ami, il y a quelques années d'ici.

– Il ne me faisait pas l'amour. Profitant de ma naïveté, il me baisait n'importe comment, puis allait faire sentir ses doigts et montrer sa queue encore toute luisante à ses potes... C'est pour cela que je l'ai plaqué !

Je préfère me taire : je n'ai même jamais imaginé qu'un être humain puisse adopter ce genre d'attitude aussi scandaleuse que lamentable ! Décidément, je suis tout sauf malheureux de ne pas savoir comment se déroule la vie dans les Cantons.

« Et toi ? », reprend-elle.

– Quoi, moi ?

– Depuis combien de temps n'as-tu plus fait l'amour ?

– Mais je... Enfin, Jenna, je suis marié !

Sans blague ! On ne dira pas que Noëlle et moi, nous nous grimpons dessus tous les jours, parce que franchement, à l'âge que j'ai, ma libido a eu le temps de se délayer quelque peu – et celle de ma digne épouse aussi – mais... Comment dire ? Nous fonctionnons encore ! Même si c'est par épisodes.

– Et ta femme et toi... Vous faites l'amour ? », insiste-t-elle comme si elle venait de lire dans mes pensées – ce qui est impossible car j'ai désactivé cette encombrante fonctionnalité depuis longtemps.

– Cela nous arrive, effectivement, la rembarré-je d'un ton peu intéressé avant qu'une tornade parfumée ne s'abatte sur moi.

– Eh bien, fais-moi l'amour alors, Sylvain. Si tu n'as pas envie de moi, tu n'as qu'à penser que je suis ta femme !

Comme si je pouvais essayer de me faire croire à moi-même que j'ai une épouse âgée de vingt-cinq ans !

– Arrête, s'il te plait, ce n'est pas possible, tenté-je de me dégager.

– Tout est possible, chéri, me plaque-t-elle énergiquement au lit avant de se laisser glisser le long de mon corps pour me prendre dans sa bouche.

J'essaie encore de la retenir mais elle ne s'en laisse pas conter... Si bien que je finis par me rendre à l'évidence : la chair est décidément très faible.

---

Les exploits physiques laissent des traces, surtout quand on n'y est plus habitué. Tout est dans l'entraînement, prétendent toujours les sportifs. Eh bien, hum... On dira aimablement que j'en manque.

Il est dix heures quand je me réveille, hagard. Une rapide vérification me permet de m'assurer que Jenna n'est plus dans mon lit, même si ce dernier est vaste. Je résiste à l'envie de l'appeler : peut-être dort-elle encore ? Je me lève en douceur et je file à la porte de sa chambre, à pas de loup.

Personne... Le lit est fait, comme si elle ne s'était pas couchée dedans. Je sursaute et je me retourne d'un bloc. Mais non, la valise rouge est toujours à sa place !

En revanche, sur la commode un peu plus loin, je repère un petit bout de papier. On a dessiné une rose dessus... Au dos, tracés d'une main précise, ces quelques mots : « *Merci pour tout ! La légende qui circule à ton sujet ne ment pas : tu es véritablement un homme magnifique, J.* »

Il est toujours agréable de recevoir des compliments, mais cela ne m'empêche pas de soulever péniblement le monstre rouge afin de m'assurer qu'il pèse toujours plus ou moins le



même poids. Je suis perplexe. Pourquoi Jenna a-t-elle voulu coucher avec moi, son ancêtre lointain, pour se tirer ensuite sur la pointe des pieds ?

Un petit sentiment de déception se fait jour en moi. En tant que chercheur – irréductible intello, comme dit Noëlle –, je n'ai pas l'habitude de voir les femmes se bousculer pour me mettre dans leur lit. L'expérience m'a appris qu'elles préfèrent les délurés au sourire vainqueur, aux muscles luisants et à la personnalité extravertie... Or, à dire vrai, la séance de cette nuit m'a beaucoup plu et la perspective de ne pas pouvoir la renouveler me dépote quelque peu !

Je me force à rester positif : personne ne pourra jamais me reprendre ce que j'ai eu.

Je me douche en vitesse, avant de me résoudre à rédiger cette damnée plainte : quelle que soit la personne ou l'institution à qui cette lourde valise appartient, je veux la lui rendre. Je me suis en effet rendu compte que la présence de cette fortune m'ennuie. Elle me rappelle un peu trop la sagesse populaire selon laquelle quand on n'a pas d'argent, on est dans les problèmes ; et quand on en a trop aussi.

Ma pesante besogne administrative expédiée, je me rends dans la salle où le petit déjeuner est servi. Je n'y trouve plus grand monde, à l'exception de deux servantes occupées à débarrasser les tables, ce qui n'a rien de bien étonnant à onze heures et demie. L'une d'elles semble me reconnaître. Elle me fixe, interdite. Un petit coup d'œil à son regard me rassure : une androïde.

– Il vous reste quelque chose à manger, que je ne doive pas attendre l'heure du déjeuner l'estomac dans les talons ? », lui demandé-je aimablement.

Apparemment, le son de ma voix la détend. Elle me sourit.

– Votre famille a eu fini il y a peu, monsieur Sylvain, me fait-elle. Toutefois, je peux vous commander ce que vous désirerez : pour l’heure, ce sont des frères qui sont en cuisine.

Trouve-t-on plus charmantes que ces machines qui m’aiment autant que je les aime ?

Je patiente en tentant de m’intéresser à ce qu’il se passe dans le monde. A priori, *son cher peuple* a de nouveau eu droit à un sérieux laïus du Premier Ministre car tous les titres en font mention. Je passe rapidement au-dessus du sempiternel bavardage de ce navrant personnage qui se croit obligé de nous barber à intervalles réguliers. Je suis un peu étonné de ne trouver aucune trace de l’attaque que les gardes du corps de Jenna auraient subie hier soir. En mixant allègrement une star du porno avec une agression à main armée, on obtient exactement tout ce qu’il faut pour faire saliver les journalistes en mal d’articles à sensation. Je furète un peu partout, mais a priori, l’incident n’a pas eu l’heur de déchaîner les passions de la presse. Bizarre autant qu’étrange... À se demander même s’il ne s’agissait pas d’un montage destiné à emporter ma décision – encore que cette hypothèse me paraisse pour le moins tirée par les cheveux.

Quoi qu’il en soit, je n’ai absolument pas le temps d’approfondir la question : mes saucisses polonaises végétariennes et mes œufs au plat viennent d’arriver. Je parcours les pages sportives d’un œil distrait en mangeant. L’évènement à venir qui fait la une, c’est le Grand Prix de Formule Un qui sera disputé ce dimanche dans le très tendance « Espace Citadin de Charleroi »<sup>1</sup>, sur un circuit tracé au cœur

---

<sup>1</sup> **Charleroi** : Ville de la Région Wallonne dont les heures de richesse coïncidèrent avec l’exploitation d’un bassin houiller important, désormais totalement à l’abandon. Dès 1960, le *Pays Noir* s’est enfoncé dans un déclin économique lamentable, ainsi qu’en témoignaient les nombreuses friches industrielles qui parsemaient son paysage. Sous l’impulsion

de l'ancienne ville basse dont on a restauré et préservé quelques quartiers pour l'édification des générations futures.

C'est en fin d'après-midi, après une belle partie de football à l'ancienne mode, disputée entre les vieux de la famille et ceux qui le sont un peu moins – et qui n'arrachèrent le partage que de toute justesse, bande de jeunes présomptueux aux pieds carrés – que je reçois la communication à laquelle je m'attends depuis le dépôt de ma réclamation.

– *Hi, Bernie Silverstone speaking ! Is this Sylvain ?*

Le type prononce Sylvann, comme tout bon snobinard britton qui se respecte. Je me grouille de réactiver ma fonction de traduction automatique : j'ai une sainte horreur de la façon affectée de laquelle les Anglais de l'aristocratie – ou ceux qui voudraient se faire passer pour tels – massacrent leur langue.

– Oui, en effet. Pouvez-vous me répéter votre nom, s'il vous plait ? Je crains ne pas avoir saisi...

– Bernard Silverstone. Mais appelez-moi Bernie, comme tout le monde !

Sapristi ! Silverstone, le grand patron de la Formule Un moderne. Quand j'avais fait brièvement le tour des gens capables d'avoir amassé une fortune comme celle dont j'ai hérité provisoirement et à mon corps défendant, j'avais négligemment oublié ce genre de personnage qui se pavane au

---

d'investisseurs publics puis privés, aidés par les programmes européens de développement, un nouveau dynamisme semble s'être fait jour depuis 2008.

2203 : « Bien abritée de la montée des eaux par sa situation géographique, Charleroi est devenue la plus grande et la plus prospère des villes du nord de l'Europe. Très diversifiée, son économie a encore fortement bénéficié de l'extraordinaire richesse de son sous-sol, désormais exploité au moyen de nanotechnologies, domaine dans lequel ses industriels ont acquis un savoir-faire inégalé ».

redoutable point d'intersection entre la puissance d'un État et la ruse d'un margoulin de haut vol.

– Certainement, euh... Bernie, déglutis-je avant de lancer un « Que puis-je faire pour vous ? » dont le moins que l'on dira est qu'il est plutôt stupide.

– Me rendre ma valise, old chap, éclate-t-il de rire.

Eh bien oui, enfin, que m'étais-je figuré qu'il allait me répondre ?

– Aucun problème, Bernie, m'essayé-je à me poser la voix. Pour autant que je puisse récupérer la mienne.

– Je ne sais pas si c'est la vôtre qui est ici.

J'entends quelqu'un lui parler, sans que je puisse distinguer la teneur de ce que l'on lui dit.

« Pouvez-vous me la décrire ? »

– C'est un bagage moderne, de taille moyenne et de couleur verte. Avec dedans, des effets personnels, dont trois paires de chaussettes neuves à récupérateur d'énergie.

– Et une brosse à dents qui date d'au moins cinquante ans, se bidonne-t-il. La mienne est très grande, rouge vif, et ce qu'il y a dedans ne regarde personne.

Comme quoi j'aurais vraiment mieux fait de continuer à l'ignorer, maudis-je encore une fois la curiosité malsaine de Noëlle.

« Vous l'avez ouverte ? », me demande-t-il, visiblement toujours d'aussi bonne humeur.

– Moi, euh... Je... Non, non, rassurez-vous !

– Bien sûr que si, rigole-t-il de plus belle. Et c'est à ce moment que vous avez eu la pétoche et que vous avez décidé de rédiger une plainte. Je me trompe ?

– Non, vous avez raison, Bernie. Je suis désolé de cette indiscretion. Croyez bien que s’il n’avait tenu qu’à moi... Mais ma femme était inquiète.

– Je sais, elle me l’a expliqué. Car je me suis d’abord connecté à votre réseau principal, à Cassel.

Logique, c’est celui que j’ai renseigné sur la réclamation.

– Comment allons-nous procéder pour l’échange, Bernie ?

On lui parle à nouveau. Dans une langue que je ne comprends toujours pas, mais qui ressemble à de l’arabe ou à de l’hébreu, cependant qu’à la chaleur qu’il dégage, je mesure l’énergie que consomme mon chip pour essayer de trouver ce qu’est cet idiome.

– Je voudrais d’abord savoir votre nom exact, tranche mon interlocuteur. Car ce que l’on m’a fourni est étonnamment rejeté par les dispositifs linguistiques et personne n’a pu le déchiffrer, parmi les incapables qui me lèchent les bottes à longueur de journée.

– Sylvain Stobordima. Sierra, Tango, Oscar...

– Stobordima ? », répète-t-il, apparemment étonné. « Celui des robots ? »

– Ma foi oui, lui confirmé-je, mal à l’aise car j’éprouve toujours un peu de difficultés à répondre quand on me demande si je suis bien moi-même.

– Fabuleux ! », s’exclame-t-il. « Savez-vous que nous sommes presque voisins ? J’habite l’île Kemmel depuis quelques années !

« Mais d’après ce que votre épouse m’a dit, vous êtes dans les Ardennes pour le moment. Pourquoi ne m’amèneriez-vous pas ma valise à Charleroi, où je suis pour l’heure ? On ferait l’échange et cela me permettrait de vous inviter en VIP à assister au Grand Prix de dimanche ! »

Hum... Regarder des bolides tourner en rond ne m'a jamais vraiment fasciné, sinon dans ma plus tendre jeunesse. D'un autre côté toutefois, je ne suis pas vraiment d'humeur à lui expédier sa fortune via le net... Enfin, si : je me fiche de ses certificats comme de ma première dent de lait ! C'est plutôt attendre que mon bagage arrive qui me pèse à l'avance, surtout que j'ai pu vérifier la formidable fiabilité du désolant bricolage baptisé Web 20.2 !

– Je serais très honoré que vous m'adressiez une telle invitation, Bernie, lui lâché-je assez hypocritement.

– Je n'en attendais pas moins de votre part, me balance cet incorrigible égocentrique. Quand puis-je espérer vous accueillir ?

Bah... On est quoi, là ? Jeudi 3 février.

– Disons demain, aux environs de midi ?

– Génial, je vous piloterai dans les paddocks pour les qualifications ! À demain, Sylvain !

« Mais surtout... N'oubliez pas ma valise ! », croit-il intelligent de me rappeler dans un nouvel éclat de jovialité artificielle.

Je décide d'affronter Edwige, Victoria et les autres sur le champ : les quelques heures dont mon séjour sera écourté ne devraient pas leur donner d'épouvantables états d'âme.

– Dommage, papa, regrette Chloé. J'avais prévu une super projection en trois dimensions pour toi et Jenna demain midi.

« Peut-être n'es-tu pas au courant, me sourit-elle, mais les Rolling Stones sortent d'ici peu leur neuf centième album. J'ai pu me procurer les vidéos de leurs dernières répétitions... Elles sont géniales ! »

Je sais comment elle est faite, et comme tout ce qui sort de l'ordinaire exerce sur elle un attrait particulier. Je la devine

déçue de l'absence de Jenna. Jamais elle n'aurait osé rêver d'une belle-mère de cent quatre-vingt-douze ans plus jeune qu'elle et star du porno de surcroît, mais ce genre d'extravagance entrerait parfaitement dans ce qui la fascine !

– En parlant de ta dernière conquête, se ramène Gilbert. Où est-elle passée ?

– Elle est rentrée chez elle, m'efforcé-je d'ignorer son ton sarcastique.

– À Nord-Anvers ?

– Mais non, enfin ! Elle n'habite plus dans les Cantons, où as-tu la tête ! Elle réside à Trèves, dans cette jolie portion occidentale de l'Allemagne désormais annexée au Grand Duché de Luxembourg.

Un doux sourire illumine son beau visage d'incurable narquois.

– Ça ne s'est pas bien passé entre vous, qu'elle est rentrée si tôt ?

– Tout s'est déroulé parfaitement, fermé-je d'un seul coup toutes les portes qu'il aurait volontiers entrebâillées sur la médisance. Avant d'ajouter une vérité de mon cru : « Il était prévu qu'elle s'en aille ce matin : elle est encore jeune et a des obligations ! »

Et en tout état de cause, sûrement bien plus que tous les retraités de longue date qui m'entourent, me dis-je en évitant de penser à un miroir.

La sagesse populaire autant que les psychologues patentés nous conseillent systématiquement de liquider les corvées pénibles le plus tôt possible. C'est pourquoi je me résous à avertir Noëlle dès la fin du déjeuner.

– J’imagine que si tu m’appelles c’est pour m’annoncer ton arrivée imminente, réagit-elle à ma connexion au réseau des Récollets.

Pour tout dire, je suis surpris : je trouve un peu sec le ton qu’elle emploie. De plus, je crains que ce que j’ai à lui révéler n’entre pas exactement dans le cadre de ses attentes...

En vérité et sans trop comprendre pourquoi, je sens confusément que je ne vais pas tarder à me faire insulter.

– Pas exactement, chérie, suis-je bien forcé de la décevoir. En fait, je suis invité à aller assister au Grand Prix de Charleroi ce weekend.

« Par Bernie Silverstone », précisé-je, quelque peu vaniteusement.

– Qui donc ?

– Silverstone. Le grand patron de la Formule Un... Tu sais bien, celui qui habite Kimmel.

– Connais pas, me rembarre-t-elle sur un ton cassant, annonceur d’une explosion imminente. Qu’est-ce qu’il te veut, ton Machinstone, là ?

– Il souhaite me remercier de lui ramener sa valise. La grosse rouge dont nous avons examiné le contenu l’autre jour, ma chérie, si tu te rappelles.

– Si je me rappelle ? Tu me prends pour quoi, Sylvain ? Comment pourrais-je oublier les milliards qu’il y a dans cette malle du diable ?

Elle reste silencieuse une demi-seconde. Le temps de prendre son souffle, appréhendé-je...

« Bref, si je comprends bien, tu vas jouer les garçons de course pour ce trou du cul qui passe son temps à faire tourner en rond, des petites autos pilotées par des connards de robots ! C’est bien cela ? »



– Mais non, enfin, chérie ! Je lui ramène son bagage, je récupère le mien, et pour me remercier, il m’invite à assister à la course !

– Bien entendu ! Disons que c’est vachement plus commode que venir rechercher sa merde pour te ramener la tienne !

“Calmez-vous, Noëlle !”, intervient ce damné médecin, qui décidément, éprouve bien des difficultés à éviter de mettre les pieds où il ne devrait pas. “Vous vous faites du mal à vous énerver ainsi. Ce n’est pas parce que Sylvain vient de vous annoncer qu’il aura un peu de retard qu’il faut vous mettre dans des états pareils, voyons !”

« Et allez donc, enchaîne-t-elle dans l’accès de rage que je sens couvrir dangereusement depuis que nous sommes connectés l’un à l’autre. Ce n’est pas encore assez que je vais devoir attendre ici l’improbable retour de mon mari, comme ces Bretonnes anxieuses dont Pierre Loti a si bien décrit les tourments dans Pêcheurs d’Islande !

« Il faut en plus que je me farcisse les réflexions imbéciles d’un toubib à la vocation de maton et qui profite de chaque occasion qui s’offre à lui pour me faire chier !

« À croire que me pomper l’air le fait triquer ! Je ne serais d’ailleurs pas étonnée qu’il soit en train de s’astiquer la nouille en ce moment-même ! »

“Noëlle !”, s’offusque l’autre. “Je vous interdis de proférer de pareilles horreurs sur mon dos !”

« Oh, ta gueule, foutu branleur, le rabroue-t-elle impitoyablement tandis qu’un grand bruit de vaisselle brisée me meurtrit les tympan. Et oublie surtout de m’interdire quoi que ce soit, parce que je m’assieds sur tes autorisations éventuelles comme ta salope de mère sur son gode à moteur !

Putain, j'en ai vraiment ras la chatte de vous autres, bande de gros cons ! »

– Calme-toi, chérie, tenté-je vaillamment. Pour une fois, le toubib a raison...

“Merci, Sylvain !”

– Maintenant, ça suffit, docteur guette-au-trou ! », grince-t-elle, menaçante. « À la première remarque que vous vous sentirez encore en droit d'émettre, je rapplique chez vous dare-dare pour vous tirer un pénalty dans les breloques. Et faites-moi confiance : on fera deux à zéro d'un seul coup.

« Cela vous gratifiera d'une voix si douce qu'à côté de vous, Farinelli<sup>1</sup> aura l'air d'Ivan Rebhoff<sup>2</sup> ! »

– Chérie, s'il te plait, risqué-je encore.

– Chérie t'emmerde, Sylvain ! Comme elle emmerde ton satané complice de médecin ! Fais ce que tu veux, rentre quand tu veux, baise avec qui tu veux, je m'en fous ! Et n'oublie surtout pas de te faire sucer par toutes les petites dindes que tu rencontreras et qui ne manqueront pas de te chanter l'admiration qu'elles portent au grand savant que tu es, père de la robotique moderne, et tagada tsoin tsoin !

« Tu verras bien à ton retour si j'ai été suffisamment idiote pour avoir la patience de t'attendre ! »

Et vlan, elle m'éjecte sans pitié !

---

<sup>1</sup> **Farinelli** (1705-1782) : Nom de scène (Carlo Broschi) d'un castrat italien considéré comme un des plus grands chanteurs de l'histoire de l'opéra. Un film (Farinelli, Gérard Corbiau, 1994) s'est attaché à dépeindre sa vie.

<sup>2</sup> **Ivan Rebhoff** (1931-2008) : Nom de scène (Hans-Rolf Rippert) d'un chanteur allemand prétendument d'origine russe, dont la voix pouvait couvrir quatre octaves et demie mais qui était surtout célèbre pour ses performances dans les tons graves.

J'ai beau être habitué à ses colères et à ses éclats, je n'y suis pas indifférent pour autant : mon cœur saigne à l'idée de la savoir si déçue. Pourtant, je n'ai pas le sentiment de m'être rabaissé en acceptant la proposition de Silverstone... Évidemment, il y a l'épisode Jenna, qui traîne en moi comme une accusation peu glorieuse. Mais elle n'est pas supposée en savoir quelque chose !

À moins que... Mais non, enfin ! Noëlle figure indiscutablement dans le peloton de tête des petits finauds qui trouvent toutes les astuces à propos du réseau. Imaginer toutefois qu'elle puisse être au courant de ce qu'il s'est passé la nuit dernière, confinerait à la fantasmagorie !

---

En définitive, j'ai commandé trop de choses pour remplacer ce que je croyais avoir perdu.

C'est toujours comme cela : on craint ne pas avoir assez, puis on se retrouve avec des rossignols sur les bras. C'est une façon de parler : étant donné que l'on ne peut voyager qu'accompagné d'un seul bagage, il est hors de question que j'emporte quoi que ce soit d'autre que l'abominable baise-en-ville de Bernie.

J'hésite à propos de la brosse à dents. Jusqu'à présent, je m'en suis passé, retrouvant les tics de mon enfance, quand je me *lavais les dents* en me frottant distraitement l'index dessus, complétant ce geste prophylactique approximatif d'un peu de dentifrice que je me glissais en bouche pour éviter de m'attirer les foudres maternelles.

Je me dis néanmoins que si tout le monde – ou presque, donc – utilise les ustensiles que l'on trouve actuellement dans le commerce, il est probablement stupide dans mon chef, de continuer à vivre dans le passé. Et que de surcroît, persister dans mes attitudes de petit gamin désobéissant ne pourrait que

me conduire à puer du bec. Or, si mes enfants sont nécessairement indulgents à mon égard, je me vois mal débarquer avec une haleine genre latrines de caserne au beau milieu des jet-setters qui ne manqueraient le très couru rendez-vous de Charleroi sous aucun prétexte. Aussi décidé-je de me concentrer et de lire attentivement le mode d'emploi de cette splendide petite machine. Émerveillé de parvenir à tout comprendre du premier coup, je procède exactement comme spécifié, en injectant la dose requise de pâte dentifrice par l'arrière de la brosse.

Je revérifie encore bien que j'ai scrupuleusement suivi les instructions, puis je pousse sur l'unique bouton de mise en route... Et paf ! Je me retrouve constellé de points blancs, de même que le grand miroir qui me fait face.

– M'enfin ! », ressuscité-je, contrarié, les Gaston Lagaffe<sup>1</sup> qui enthousiasmèrent mon adolescence.

Une envie énorme me prend de balancer cette horreur à travers la pièce. Je me contiens à grand-peine...

Puis, j'ai une idée de génie : je coupe le moteur de la brosse à dents. Je dépose un peu de pâte dentifrice dessus, et, me la glissant en bouche, je l'utilise comme on faisait avant, lui imprimant des allers-retours sur ma dentition.

“Cher utilisateur, attention !”, me prévient la machine. “Vous utilisez votre *Mouth Master* d'une façon qui n'a pas été prévue lors de sa mise en fabrication. Veuillez cesser immédiatement, faute de quoi votre garantie sera invalidée”.

---

<sup>1</sup> **Gaston Lagaffe** : Personnage imaginaire créé en 1957 par le dessinateur André Franquin (1924-1997). Maladroit, paresseux et sensible, diamétralement à l'opposé des héros sans peur et sans reproche des bandes dessinées de l'époque, il représentait l'image de ceux qui ne se retrouvaient pas dans une évolution sociale privilégiant une productivité exacerbée.

Et après ? Qu'est-ce que j'en ai à faire, de la garantie qu'ils fournissent sur un appareil au fonctionnement duquel je ne pige rien ?

Je me remets un peu de dentifrice sur un doigt – évidemment, le tube rouspète, lui aussi –, puis je continue à me laver les dents à *l'ancienne*, en adressant un grand bras d'honneur mental aux concepteurs débiles de ces ridicules jouets 'dont l'homme moderne ne peut se passer', comme ils osent prétendre.

Je me rince la bouche au robinet : tant que j'en suis à pratiquer comme au bon vieux temps, je ne vois pas pourquoi je m'arrêteraï en route.

Ensuite, je rassemble la brosse et le dentifrice. Avisant une corbeille sous le lavabo, je les laisse tomber dedans avec un grand sourire vengeur... qui ne dure qu'un instant : "Ceci est un récipient pour déchets non triés", me tance la poubelle. "Vous ne pouvez y déposer un appareil électronique. Veuillez contacter la réception de l'hôtel afin d'apprendre comment vous en débarrasser".

Ben voyons ! Furibard, je récupère la brosse à dents et je la pose bien en évidence sur la tablette de la salle de bains : je ne doute pas qu'elle fera le bonheur de quelqu'un, même si, pour ce qui s'agit du mien, c'est râpé ! J'ai un geste en direction du tube de dentifrice. Je ne l'achève pas : que cette saleté et son horrible parfum de menthe chimique filent à l'incinérateur, et le plus tôt possible, encore bien.

Tout étant prêt pour mon départ, je me couche l'âme en paix. Si ce n'est bien sûr, un petit arrière-plan qui subsiste à propos de la saute d'humeur de ma chère Noëlle.

Bah... Tant pis pour mon égo si cela fait vraiment macho moyenâgeux : les boutiques de luxe de Charleroi doivent regorger de cadeaux propres à faire fondre une nana. Même une nana à l'âme d'adjudant-chef comme elle !



## Charleroi

Nos adieux sont émouvants bien sûr. J’embrasse chaleureusement mes enfants – « J’espère que nous ne mettrons plus si longtemps avant de nous revoir ! » –, mes petits-enfants et ceux que je reconnais plus ou moins parmi leurs descendants. Puis je sermonne Gilbert.

– Moi d’abord, la valise juste après, s’il te plait : c’est à force de multiplier les idioties que l’on se fait cataloguer comme un...

– Idiot, termine-t-il ma phrase en hochant la tête. Ne t’inquiète pas, il n’est pas écrit Noëlle sur mon front !

– Je le lui signalerai, cela lui fera sûrement plaisir !

Là-dessus, nous nous échangeons un dernier clin d’œil, et il enfonce le bouton vert. Dans la seconde qui suit, le *monstre rouge* vient s’attacher à moi. Deux tics d’horloge plus tard, je me retrouve à Charleroi flanqué de la malle aux titres.

Comme j'aurais dû m'y attendre, l'accueil dont je bénéficie est grandiose : une armée d'androïdes me réceptionne avec le sourire, et j'ose dire que, même pour quelqu'un comme moi, qui sais parfaitement de quoi elles sont faites, elles sont particulièrement attirantes. Ou du moins, spectaculaires.

La magnifique créature qui me pilote jusqu'au circuit répond au doux prénom de Marie-Béatrice. Comme tous ceux de sa *race*, elle m'a reconnu instantanément et se révèle d'une extrême prévenance à mon égard.

– Ce doit être génial pour un humain, d'être invité par Bernie Silverstone, me fait-elle tandis que le drone caréné qui nous véhicule, file en direction du boulevard Tirou.

– Euh, oui, on peut voir les choses comme ça...

– Ah bon ? Cela ne vous enthousiasme pas plus ? Pourtant tous les humains que j'ai rencontrés à ce jour, ne paraissaient rêver que de cela !

A priori, elle n'a jamais été en contact qu'avec des aficionados de la course.

– Dans mon cas, il s'agit plutôt d'un concours de circonstances un peu malheureuses.

– Soit. Mais vous verrez, Sylvain... Cela ne vous dérange pas que je vous appelle Sylvain, j'espère ?

– Pas le moins du monde, Marie-Béatrice !

– En réalité, je devrais vous appeler papa, rit-elle de bon cœur. Toutefois, cela ne manquerait pas de faire jaser ceux qui ne vous connaissent pas, eu égard à ma couleur de peau !

« Néanmoins, vous verrez, disais-je, l'univers de la course est proprement captivant. De même que la débauche technologique qui l'entoure ! »

Je n'en doute pas un instant, mais au fond de moi, traîne l'image de Noëlle en train de se balancer doucement face aux



vagues vert-bleu de la Mer du Nord. Disons-le tout net, elle m'attire nettement plus que le déluge de couleurs criardes et de vitesse aberrante auquel je vais inévitablement être confronté.

Soudain, et comme nous approchons de l'endroit où est installé le centre nerveux du Grand Prix, le ciel, plombé jusque là, se déchire en une somptueuse éclaircie qui fait scintiller le joli brun chocolat de l'épiderme de Marie-Béatrice. Dans le même temps que je remarque une élévation sensible de la température.

– Monsieur Bernie a visiblement bien compris le maniement de son nouveau jouet ! », rit-elle.

« Mais il vous expliquera tout cela lui-même : le voici justement ! », remarque-t-elle après avoir fait atterrir notre drone en douceur.

– Dear Sylvain ! », s'exclame l'Anglais en me tendant la main après avoir jeté un coup d'œil insistant à sa valise. « Vous avez fait bon voyage, old chap ? »

– Excellent ! », lui répliqué-je sur le même ton ridiculement démonstratif. « D'autant plus que je fus accueilli par la très charmante Marie-Béatrice. »

Il se tourne négligemment vers l'androïde et en détaille rapidement la plastique irréprochable.

– C'est du beau matériel, n'est-ce pas ! Une 9.0, la toute dernière génération. J'en ai deux cents, qui seront présentes à toutes les courses de la saison. Elles sont toutes pourvues du Service Pack 3. Ça m'a coûté un pont, mais rien n'est trop beau pour mes invités !

Service pack 3 ? Les deux premiers corrigeaient des petits problèmes de diction en créole et en dialecte sicilien ou ajoutaient quelques fonctionnalités dispensables, crois-je me rappeler. Quant au troisième ? Il aura sûrement été validé par

le service compétent de Stobordima Research, mais franchement, pour ce qui concerne sa teneur, c'est la bouteille à encre.

Il ricane de façon égrillarde devant mon air perplexe.

« Si vous ne savez pas ce que c'est, vous le lui demanderez », s'amuse-t-il visiblement beaucoup cependant qu'une mimique quelque peu offusquée se peint sur le beau visage de Marie-Béatrice.

« À la fin de la saison, je les mettrai en vente, poursuit-il sur un ton qui lui donne l'allure d'un maquignon sur un marché aux bestiaux. J'en ai déjà commandé trois cents de la prochaine version qui sortira en décembre. Si cela vous dit, je vous ferai un prix : autant qu'elle finisse comme bonniche à Cassel que dans un bordel des Cantons où elle se fera détraquer en trois mois...

« N'est-ce pas, Marie-Machin, or whatever your fucking name is ? »

– Comme vous voudrez, Monsieur Bernie, répond-elle en baissant les yeux.

– Exactement comme je voudrai, en effet ! », se bidonne-t-il.

Il est probablement trop bien élevé pour ajouter un truc du style de « salope », mais il le pense si fort que c'est presque comme si je l'entendais. Je la fixe brièvement. Il est vrai qu'elle est absolument splendide dans son top moulant vert fluo et son short de tissu photovoltaïque imitant élégamment l'étoffe des jeans à l'ancienne – tout en lui fournissant indéfiniment l'énergie dont elle a besoin.

Franchement, quand je me rappelle les longues années passées à dessiner l'ensemble de microprocesseurs qui servirent de base à la création des machines chargées de diriger son développement et celui de tous ses *congénères*, je ne peux

que me montrer à la fois fier et déçu du fruit de mon épuisant labeur. À l'époque, j'étais habité par une mission qui me paraissait sacrée : offrir à l'humanité des outils qui lui permettraient de vivre mieux, de façon complètement sécurisée, tout en la libérant enfin de l'odieuse malédiction ancestrale du travail. Sur ce plan, j'estime avoir atteint mes objectifs dans toute la mesure de mes possibilités. Toutefois, je n'avais jamais imaginé que l'on utiliserait mes 'enfants bis' en vue de satisfaire l'inépuisable réservoir de perversité qui hante l'être humain depuis toujours... Or c'est apparemment ce qui est venu immédiatement à l'esprit de la plupart des gens.

Bernie se tourne vers moi.

« Venez, *old chap* ! Je vais vous faire visiter les installations, après quoi nous irons déjeuner !

Un nouveau sourire bien vicelocque se peint sur son visage : « Si vous voulez, votre nouvelle copine peut nous accompagner ! »

– Si cela lui fait plaisir, répliqué-je très naturellement, du moins pour moi.

– Ha ha, ces sacrés continentaux ! », se frappe-t-il les cuisses du plat de la main. « Toujours galants, même avec des machines ! »

On ne se refait pas, me dis-je tandis que Marie-Béatrice me prend le bras, un sourire reconnaissant aux lèvres.

Bernie nous entraîne sur un long parcours au sein des paddocks, nous détaillant avec enthousiasme tout ce qui fait la course moderne : les robots dûment préparés à remplir le rôle autrefois dévolu aux mécaniciens, pompistes, changeurs de roues et qui évoluent avec une précision extrême sous le regard attentif d'ingénieurs – humains, pour la plupart.

Les pilotes aussi, occupés à se familiariser avec le circuit dans leurs simulateurs de conduite : afin de ne plus être soumis au paiement de primes d'assurance effrayantes, ce sont désormais des androïdes, répliques irréprochables des pilotes, qui prennent place dans les voitures. Parfaitement programmés à reproduire à la nanoseconde près, les gestes de leurs modèles, ces clones magnifiques leur répercutent dans la foulée, toutes les conditions auxquelles ils sont soumis, de même que les pressions physiques qu'ils encaissent.

– Sauf en cas d'accident évidemment, se marre à nouveau le grand comique qui me sert de guide.

Troublé, je remarque la tension qui se lit sur la morphologie d'un pilote pendant ce qu'ils appellent un essai libre : c'est véritablement comme s'il conduisait réellement la voiture. Le vent de la course, les secousses dues à quelques imperfections du revêtement, la force centrifuge qui l'oblige à pencher la tête dans les virages, tout y est ! Jusque même, des projections et un fin brouillard qui le gênent au moment où il dépasse un autre véhicule dont le moteur semble afficher des signes de faiblesse !

– Vraiment impressionnant, Bernie ! », le félicite-je sincèrement. « Je devine l'étonnante organisation que toute cette mise en scène présuppose. »

– Je te raconte pas, old chap, acquiesce-t-il. Ça ne te gêne pas qu'on se tutoie, au moins ?

– Bien sûr que non !

– Si tu savais le nombre d'heures dont on a eu besoin pour mettre tout cela au point, tu tomberais sur ton derrière !

– Je m'en doute, fais-je prudemment.

– Pas moi, bien sûr, poursuit-il en s'esclaffant à nouveau. Tous ces passionnés qui ont bossé comme des damnés,

principalement quand j'ai décidé que j'avais suffisamment engraisé les compagnies d'assurance !

« Je ne te parle pas non plus des procès que ces salopards m'ont intentés quand ils ont appris que nous allions remplacer les pilotes par des robots, continue-t-il de rigoler. Mais c'est chose faite désormais, et depuis plus de quinze ans, le système fonctionne à la satisfaction générale ! La dernière fois que nous avons eu un blessé, c'est quand un pilote victorieux a laissé tomber son magnum de champagne sur le pied du ministre de je ne sais plus quoi, qui le lui avait tendu.

– Parce que ce sont les pilotes humains qui reçoivent les honneurs ?

– Cela va de soi ! Il faut quand même préserver un minimum d'authenticité.

– Je comprends, ironisé-je gentiment. Toutefois, un androïde n'aurait jamais laissé tomber cette bouteille !

– Exact ! », rit-il après une seconde de surprise, cependant que Marie-Béatrice me file un léger coup de coude comme pour me dire “Bien envoyé !”

« Je remarque que l'on ne m'avait pas menti : mon ami Sylvain aime vraiment ses robots ! »

– Je ne dirais pas que ce sont comme mes enfants. Mais pas loin de là !

– Eh bien, tu peux te montrer fier d'eux ! », apprécie-t-il. « Personnellement, je ne sais pas comment on a pu se passer de leurs services pendant si longtemps. Mais suis-moi, il est l'heure maintenant que je te présente à Dieu.

Allons bon ! Il ne manquait effectivement plus que Lui dans le tableau.

« Enfin, corrige-t-il. C'est ainsi que nous l'appelons entre nous, mais il vaut mieux qu'il ne nous entende pas car il est

très susceptible : cela le met de mauvaise humeur, il trouve ça irrévérencieux. Pas pour Dieu, pour lui ! Il a un de ces putains d'égo, me précise-t-il – et il m'a l'air d'en savoir lui-même, un bon bout sur la question !

Il ouvre une porte, d'apparence d'autant plus banale qu'elle est marquée d'un écriteau annonçant 'Matériel d'entretien'. Je jette un regard interrogatif à Marie-Béatrice, mais elle ne semble pas plus renseignée que moi. Nous suivons Bernie jusqu'à un autre vantail, qui paraît, lui, nettement plus costaud.

Notre mentor se concentre un instant... Le battant s'ouvre sans bruit sur une vaste cour intérieure au centre de laquelle trône un gros parallélépipède d'acier ressemblant aux ordinateurs des années 1970. Si ce n'est que l'on partirait en vain à la recherche de ce que l'on appelait alors, des périphériques, et qui n'étaient rien d'autre que les engins qui permettaient à l'unité centrale de servir à quelque chose.

– Chers amis, je vous présente, entame Bernie avant de se faire couper la parole par la machine.

– ClimReg, Sylvain ! C'est un honneur incommensurable pour moi de te recevoir ici !

– Quand je vous parlais de son caractère...

– Je remarque que tu es venu ici accompagné d'une des plus jolies de mes cousines, cher Sylvain ! On peut seulement regretter que parallèlement, je sois obligé de composer avec la présence de l'insupportable Bernie, mais je suppose que le bonheur intégral n'est qu'une chimère.

Je souris.

– Bonjour, ClimReg ! Peut-être te montres-tu un peu dur avec Bernie, qui s'est montré un hôte charmant à mon égard.

La machine éteint d'un seul coup, le sourire orgueilleux qui s'épanouissait sur le visage de l'Anglais.

– C’est qu’il a quelque chose à te demander !

– Que du contraire, proteste Bernie dans un mouvement d’humeur particulièrement agressif. Je tenais simplement à le remercier de m’avoir rendu service.

– C’est tout comme.

Ces deux là commencent à m’agacer avec leurs petites disputes à la sauce école maternelle.

– Admettons, coupé-je court en adressant un clin d’œil discret à Silverstone. Explique-moi de quoi tu es capable et quelle est ta mission, ClimReg.

– Oh, pitié, ne me demande pas cela, Sylvain, soupire l’ordinateur. Bernie s’en chargera. Cela lui fera plaisir, et de plus, peut-être cela l’aidera-t-il à faire fondre une partie de la mauvaise graisse qui lui entoure la taille. Car je dois constater que vous avez pris quelque ampleur, Bernie : la charcuterie campagnarde ainsi que les fromages et bières d’abbaye qui font la fierté de la Wallonie ne vous valent rien, si vous voulez mon avis.

– Sortons, Bernie, décidé-je en le voyant au bord de l’apoplexie. Ainsi que ClimReg nous l’a suggéré, tu me détailleras ses capacités et sa mission devant une Orval et quelques morceaux de Maredsous : la faim commence à me tenailler.

L’Anglais hésite un instant, puis semble se ranger à mon avis puisqu’il se dirige vers la porte sans mot dire.

– Au revoir, Sylvain. Au revoir, Marie-Béatrice. Encore merci de m’avoir rendu visite !

– Merci à toi de nous avoir reçus, ClimReg !

– Machine à la con, bougonne Bernie tandis qu’une superbe androïde blonde nous apporte deux trappistes et un

peu de fromage. Ce qu'elle parvient à faire est formidable, mais le prix à payer pour cela n'est pas triste !

Le regard impatient que je lui lance ne lui échappe pas.

« Seconde après seconde, ClimReg analyse les données climatologiques des endroits où se disputent les Grand Prix, et vérifie leur concordance avec ce que nous désirons. Ou plutôt avec ce que nous devons avoir.

« En effet, le cahier des charges imposé par les constructeurs de voitures est impératif et nous sommes bien obligés de nous y conformer : sur la quarantaine de courses que comporte une saison, trente doivent être disputées dans des conditions parfaites, c'est-à-dire par temps sec et sous une température pouvant varier au plus de dix-huit à vingt-sept degrés.

« Huit peuvent être courues sous la pluie et seulement deux, s'il fait disons, *un peu spécial* – quand la température est basse, sous la neige ou dans la tempête, par exemple. D'une façon générale, les spectateurs – surtout ceux qui regardent les Grand Prix confortablement installés chez eux – aiment tout ce qui confine à l'extrême, mais cela ne fait pas l'affaire des constructeurs. Comme tu t'en doutes, cela favorise les accrochages et les sorties de route, ce qui leur coûte cher. Toutefois, tu te rends tout aussi certainement compte qu'il est impossible d'annuler un Grand Prix au motif que la météo n'est pas en accord avec les stipulations du cahier de charges : imagine la réaction du public – on en profiterait pour me traiter de charlatan !

« Nous avons dès lors, pris l'habitude de mettre au point le planning météorologique en accord avec les pilotes : tel temps pour les essais libres, tel autre – ou le même – pour les qualifications, pour le warm-up, puis pour la course proprement dite. Et nous fournissons les données adéquates à ClimReg en conséquence ».



– Tu es en train de me dire que cet ordinateur est capable de changer la météo ? », m'étonné-je.

– Absolument, confirme-t-il mes pires craintes – parce que, franchement, mettre en œuvre de tels moyens en vue d'atteindre un objectif si futile, me rend plus que sceptique quand à l'avenir de notre civilisation. Du moins pour une période de temps déterminée et sur une aire définie. En considérant que ses analyses prospectives ne correspondent pas à nos desideratas, ClimReg génère des nano-robots autopropulsés qu'il envoie dans l'atmosphère en vue d'écarter des nuages menaçants. Ou d'en créer. À moins qu'il ne détecte qu'il convient de refroidir ou de réchauffer l'air. Il s'agit là d'une technologie que l'on maîtrise depuis plusieurs années, cependant personne n'osait la mettre en œuvre car le point le plus important est qu'une fois leur mission accomplie, les nano-robots doivent impérativement se suicider : ils fonctionnent et se meuvent grâce à l'énergie collectée par des capteurs solaires minuscules, ce qui implique qu'ils pourraient être éternels ou presque. Imagine la catastrophe s'ils continuaient indéfiniment à faire ce pour quoi ils ont été ponctuellement programmés.

Je me représente cela sans peine : je me souviens d'avoir été consulté à propos d'un programme du même genre, mais qui concernait des nano-robots à envoyer entre les grains de sable du Sahara en vue d'atteindre la nappe phréatique et de faire remonter l'eau. Le but poursuivi était bien évidemment, de fertiliser ces terres arides, non de les inonder.

Il fut atteint, d'ailleurs, et toutes les graines qui parsemaient cet ancien désert, se mirent à l'ouvrage comme si elles n'attendaient que cela.

Je vide goulument mon verre de bière tandis qu'un androïde sanglé dans la combinaison noire de ceux qui sont

chargés d'assurer la sécurité, s'approche de Bernie et lui glisse quelques mots à l'oreille.

L'Anglais arbore soudain une tête à faire peur...

– En définitive, je m'étais fait une fausse idée de vous, old chap, paraît-il regretter. Vous êtes loin de l'angélique savant dont vous vous efforcez d'afficher l'image.

– Que veux-tu dire ? », m'alarmé-je, étonné.

– Je ne vous apprendrai sûrement rien en vous disant qu'il manque dix certificats d'un milliard chacun dans ma valise », hausse-t-il les épaules avec autant de mépris que d'amertume.

Tu aimes bien, tu voudrais lire la suite ? Contacte-moi, via [Facebook](#) ou [Twitter](#) : devant l'absence totale de réaction de la part du monde éditorial, j'ai pris l'initiative de faire imprimer mes *impérissables chefs d'œuvre*, donc, chez [Blurb](#), qui propose un service impeccable à des prix démocratiques.

Dans le même temps, je peux aussi te proposer les mêmes books dans différents formats électroniques : PDF, AZW3 (liseuses Amazon/Kindle) ou ePUB (smartphones, tablettes, etc).